

*Copie Conforme précédé de Onomastique et identité sexuelle : une poétique de  
l'ambiguïté*

Walid Romani

Mémoire

Présenté

Au

Département d'Études françaises

comme exigence partielle au grade de  
maîtrise ès Arts (Littératures francophones et résonances médiatiques)

Université Concordia

Montréal, Québec, Canada

Mars 2011

© Walid Romani

**UNIVERSITÉ CONCORDIA**

**École des études supérieures**

Nous certifions par les présentes que le mémoire rédigé

Par Walid Romani

intitulé *Copie Conforme* précédé de *Onomastique et identité sexuelle : une poétique de l'ambiguïté*

et déposé à titre d'exigence partielle en vue de l'obtention du grade de

**Maîtrise ès Arts (Littératures francophones et résonances médiatiques)**

est conforme aux règlements de l'Université et satisfait aux normes établies pour ce qui est de l'originalité et de la qualité.

Signé par les membres du Comité de soutenance

Sylvain David \_\_\_\_\_ président

Geneviève Sicotte \_\_\_\_\_ examinateur

Denise Brassard \_\_\_\_\_ examinateur

Marc André Brouillette \_\_\_\_\_ directeur

Approuvé par:

\_\_\_\_\_  
Directeur du département ou du programme d'études supérieures

20

\_\_\_\_\_  
Doyen de la Faculté

## Résumé

*Copie conforme* précédé de *Onomastique et identité sexuelle : une poétique de l'ambiguïté*

Walid Romani

L'étude que je propose se penchera sur les relations entre l'onomastique et l'identité sexuelle. Elle s'appuiera sur les nouvelles *Rose* de Guy de Maupassant (1884) et *Sarrasine* de Honoré de Balzac (1830), deux récits où les chutes consistent en la révélation du « véritable » sexe d'un personnage en contradiction avec son patronyme : par exemple, Rose est en fait un évadé et Zambinella, un castrat. Du même coup, ces révélations sèment le doute sur l'identité sexuelle de tous les autres personnages.

Ma nouvelle, *Copie Conforme*, explore la relation entre deux personnages aux identités sexuelles troubles : l'écrivain Claude Cyriltochter, arrêté et condamné à mort au Kentucky, après le massacre d'une famille puritaine de Louisville, et le journaliste, Cameron Crow. À la recherche de la réelle identité de l'écrivain incarcéré, il se confie à l'énigmatique Charlie Cooper, serveuse androgyne au passé trouble et de qui il s'entiche.

Les théories Queer (Foucault, Sedgwick, Butler) spéculaient sur ce qui pouvait bien exister hors de l'hétérosexisme, par-delà le féminin et le masculin, sans jamais réellement avoir la capacité du laboratoire littéraire qui, dès le 19<sup>e</sup> siècle, avait soulevé ces questions au moment même où, sur le plan historique, se forgeait à partir de la médecine légale l'identité sexuelle moderne – traces qu'on retrouve principalement dans *Rose* et *Sarrasine*.

Ainsi, mon essai et ma nouvelle proposent d'analyser et d'expérimenter les limites du langage, de découvrir comment certains auteurs s'en sont affranchis, et cela, me semble-t-il, commence dès le Nom propre.

## Abstract

*Copie Conforme* preceded by *Onomastics and sexual identity: a poetics of ambiguity*

Walid Romani

The study I propose will consider relations between onomastic and gender identity. It will build on the short stories *Rose* by Guy de Maupassant (1884) and *Sarrasine* by Honoré de Balzac (1830), whose resolution consists of the revelation of the "true" sex of a character at odds with his name: for example, Rose is in fact an escapee and Zambinella a castrato. At the same time, these revelations cast doubt on the sexual identity of the other characters.

My short story, *Copie Conforme*, explores the confused sexual identity relationship between the two main characters: the writer, Claude Cyriltochter, arrested and sentenced to death in Kentucky, after the massacre of a puritan family in Louisville, and a reporter, Cameron Crow. In search of the real identity of the writer in jail, he confides to the enigmatic Charlie Cooper, an androgynous waitress with a troubled past and with who he becomes infatuated.

Queer theory (Foucault, Sedgwick, Butler) speculated on what might exist outside of heterosexism, beyond the feminine and masculine, but never really had the laboratory capacity of literature which, from the nineteenth century, had raised these issues at a time when, historically, was forged from the forensic modern sexual identity – mostly traces found in *Rose* and *Sarrasine*.

Thus, my essay and short story propose to analyse and experience the limits of language, to discover how some authors have freed themselves from its graps, and this, I think starts with the Proper Name.

## **Remerciements**

À tous ceux à qui je dois ces lignes : mon directeur de mémoire, Marc André Brouillette, et les professeurs de la maîtrise. Puis, une pensée pour ceux qui m'ont convaincu de persévérer : Jean Larose, Catherine Mavrikakis et les étudiants de l'AELFERM et l'AELLFUM. Sans oublier ceux qui ont partagé mon quotidien. Finalement, j'aimerais aussi remercier l'antenne Concordia du centre de recherche Figura pour la bourse de maîtrise qu'elle m'a décernée.

## Table des matières

Introduction.....	1
I. Première partie : Onomastique et identité sexuelle : une poétique de l'ambiguïté .....	6
1.1 L'identité sexuelle : du mythe de l'androgyne au trouble dans le genre .....	6
a) <i>Scientia sexualis</i> du 19 <sup>e</sup> siècle .....	8
b) Relire Butler .....	12
1.2 Le Nom propre .....	15
2. Écrire le Nom et l'identité sexuelle au 19 <sup>e</sup> siècle : une volonté de savoir ? .....	19
a) <i>Rose</i> .....	19
b) <i>Sarrasine</i> .....	21
c) Le corps-pensée .....	26
d) Le vrai sexe.....	30
e) Poétique de l'ambiguïté .....	34
Conclusion .....	37
II. Deuxième partie : <i>Copie Conforme</i> .....	40
Première partie .....	40
Deuxième partie .....	54
Troisième partie .....	68
Quatrième partie.....	81
Cinquième partie.....	92
Conclusion .....	100
Bibliographie.....	103

## Introduction

Ma réflexion a débuté par le désir de comprendre la construction de l'identité. René Descartes en lançant, tout d'abord en français puis en latin, la formule « cogito, ergo sum » (*Discours de la Méthode*, 1637, *Méditations Philosophiques*, 1641) évoquait la présence d'un sujet lors de l'énonciation, ce qu'Émile Benveniste complète en soulignant que :

C'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme sujet, parce que le langage seul fonde en réalité, dans sa réalité qui est celle de l'être, le concept d' « ego » [...] Est « ego » qui dit « ego ». Nous trouvons là le fondement de la « subjectivité », qui se détermine par le statut linguistique de la « personne » [...] le langage n'est possible que parce que chaque locuteur se pose comme « sujet », en revoyant à lui-même comme « je » dans son discours<sup>1</sup>.

Le théoricien explique ici que le langage ne fait pas que traduire ou exprimer une subjectivité pré-existante, il la constitue, en plus d'affirmer le « je » comme sujet – condition nécessaire à l'exercice du langage. Mais le « je » ne se suffit pas à lui-même. Il ne peut pas renvoyer directement au réel ou au corps, il doit passer par l'intermédiaire du Nom propre<sup>2</sup>.

Si la doxa veut le Nom propre unique, paradoxalement, à peine a-t-il commencé à crier sa singularité, qu'il la perd. Le sens exhale de toutes les lettres qui le forment. En

---

<sup>1</sup> Benveniste, Émile (1966), *Problème de linguistique générale*, Paris, N.R.F., Bibliothèque des sciences humaines, p. 260.

<sup>2</sup> Barthes, Roland (1970), *S/Z*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Essais », p. 93.

fait, le Nom est à la fois ce que nous ignorons et ce que nous savons sur l'identité de celui qu'il nomme. Le Nom propre est, en Occident, à la fois un héritage et une forme de protection des biens. Au Québec, dès sa naissance, « toute personne a un nom<sup>3</sup> » et un sexe. Sous la forme d'une « personne morale », le Nom propre a la capacité d'acquisition, de jouissance et d'exercice des droits civils : il est l'équivalent légal d'une « personne physique ». Ces articles du *Code Civil* sont liés à ceux du changement de nom et de sexe biologique, suggérant que la modification du premier entraîne celle du deuxième, voire la correspondance de l'un à l'autre. Si le changement de nom peut avoir des motifs divers, il n'est pas directement lié au sexe, notamment dans le cas d'une « personne morale », ce qui permet de croire que la question de la différence sexuelle importait pour les législateurs au moment de rédiger ce texte de loi. Pour Judith Butler, ce rapport converge en une relation trouble « de discordance et d'inséparabilité entre le corps et la parole, mais aussi par conséquent entre la parole et ses effets<sup>4</sup> ». S'il est admis et évident dans nos sociétés qu'une fille se nommera Marie ou Lucie, mais pas Jean ou Henri, de quel sexe est Claude ou Maxime ? Ce binarisme révèle un système de catégorisation ayant des répercussions sur la vie des citoyens (mariage, transsexualisme, adoption). Dans l'économie d'un roman ou d'une nouvelle, il est implicite que le Nom devrait assurer cette même cohérence, mais qu'en est-il quand ce n'est pas le cas ? Que révèle le Nom sur l'identité sexuelle ? Comment le personnage d'une œuvre de fiction performe-t-il son Nom et son identité sexuelle ? Mon mémoire se penchera sur la relation entre l'ononastique et l'identité sexuelle par l'intermédiaire d'une étude et d'une nouvelle.

---

<sup>3</sup> « De la personnalité juridique », *Code civil du Québec*, site Web de Publications du Québec, [En ligne], <http://www2.publicationsduquebec.gouv.qc.ca/dynamicSearch/telecharge.php?type=2&file=/CCQ/CCQ.html>, (page consultée le 6 mars 2011).

<sup>4</sup> Butler, Judith (2004), *Le pouvoir des mots*, traduit par Charlotte Nordmann (*Excitable Speech*, Routledge, 1997), Paris, Éditions Amsterdam, p. 37.



Mon essai s'appuiera sur les nouvelles *Rose* de Guy de Maupassant (1884) et *Sarrasine* de Honoré de Balzac (1830), où les chutes consistent en la révélation du « véritable » sexe d'un personnage en contradiction avec son patronyme. Rose est en fait un évadé et Zambinella, un castrat. Du même coup, ces révélations sèment le doute sur l'identité sexuelle de tous les autres personnages (Mme Margot qui tombe amoureuse de Rose, sa domestique, et le sculpteur Sarrasine qui s'amourache de Zambinella, une chanteuse d'opéra). Bien que le «questionnement [sur l'identité sexuelle] s'est intensifié depuis une quinzaine d'années<sup>5</sup>» par la multiplication d'œuvres repensant ou brouillant le « genre », cette réflexion, à la fois esthétique et philosophique, s'est développée dès le 19<sup>e</sup> siècle, notamment avec la reprise d'une réalité sociale en contradiction avec son discours dominant et a pour origine les deux textes à l'étude.

Pour ce qui est de la nouvelle, elle s'inscrit directement dans l'esthétique de ces textes où la multiplication des propositions sur l'identité sexuelle finit par troubler toute possible nomination ou détermination. Mon intérêt pour cette question découle notamment de la lecture de *Ce qu'il en reste* de Julie Hivon (1999), roman dans lequel l'auteure « met en scène plusieurs personnages célébrant la confusion identitaire [...] les jeux énonciatifs abolissant les distinctions entre le masculin et le féminin, puis l'interchangeabilité qui en découle<sup>6</sup> ». Alors que je croyais cette problématique limitée aux dernières décennies, je découvrais *Orlando : A biography* (1928) de Virginia Woolf, récit qui raconte la métempsychose d'un noble sous le règne d'Élisabeth I. Ce roman m'a permis de remettre en question l'origine du « genre ». Au fil de mes recherches, j'ai

---

<sup>5</sup> Boisclair, Isabelle et Saint-Martin, Lori (2007), « Féminin / Masculin : jeux et transformations », *Voix et Images*, vol. 32, no 2, p. 9.

<sup>6</sup> Boisclair, Isabelle et Saint-Martin, Lori (2006), « Les conceptions de l'identité sexuelle, le postmodernisme et les textes littéraires », *Recherches féministes*, vol. 19, no 2, p. 17.

découvert qu'il n'était pas possible d'écrire sur les textes d'aujourd'hui sans comprendre la tradition littéraire où ils s'inscrivent. Ainsi, j'ai décidé, dans la fiction, d'aborder cette question dans un contexte contemporain, proche de moi et de ce que j'avais vécu, tout en gardant en tête mon essai, où j'allais explorer les débuts de cette esthétique.

Ma nouvelle relate l'histoire de Claude Cyriltochter, un écrivain qui massacre les Constantin, une famille puritaine de Louisville, et qui raconte son parcours à un journaliste naïf et décadent. Claude Cyriltochter sera arrêté et condamné à mort au Kentucky. La lecture de *In Cold Blood* de Truman Capote et le visionnement des nombreux films sur l'auteur ont inspiré l'écriture de ce texte, notamment en ce qui concerne la trame narrative. Cette fiction n'est ni un pastiche ni une parodie des deux textes à l'étude, mais plutôt une tentative d'offrir une vision personnelle de l'identité sexuelle contemporaine en m'appuyant sur la question du Nom propre. Après avoir semé le « trouble dans le genre », Butler a condamné les écrivains, issus de la tradition universitaire, à être « surconscients » d'une identité plurielle. Écrire l'identité sexuelle ne dépend pas seulement de la vision de l'auteur, mais aussi de celle du lecteur. Bertrand Gervais explique, dans le premier tome de *Logiques de l'imaginaire*, comment l'esprit construit des corps à partir d'informations parcellaires<sup>7</sup>. Il s'agit de réunir sous un « beau style » les éléments du discours social (le Nom, le stéréotype, les conventions sociales) qui forment ces projections mentales et d'en trouver les failles rhétoriques pour mieux profiter de ses contradictions. Ainsi, je désire explorer l'impact de cette « surconscience » et ces « corps-pensées<sup>8</sup> » dans ma nouvelle.

---

<sup>7</sup> Gervais, Bertrand (2007), « Défigurer le corps », *Figures, lectures, logiques de l'imaginaire*, tome 1, Montréal, Le Quartanier, p. 169.

<sup>8</sup> Gervais (2007), p. 168.

Les questions soulevées jusqu'ici ont abondamment été traitées par les théories Queer (Foucault, Sedgwick, Butler), mais ces auteurs se sont surtout intéressés à la relation entre la sexualité et le langage. Ils ont spéculé sur ce qui pouvait exister hors de l'hétéronormativité, par delà le féminin et le masculin et proposé le Queer qui, selon David Halperin, est :

by definition whatever is at odds with the normal, the legitimate, the dominant. There is nothing in particular to which it necessarily refers. It is an identity without an essence. *Queer* then, demarcates not a positivity but a positionality vis-à-vis the normative<sup>9</sup>.

Par contre, si certains de ces théoriciens ont abordé la question d'un point de vue historique, sociologique ou juridique, ils n'ont jamais réellement profité de la capacité du laboratoire littéraire qui, dès le 19<sup>e</sup> siècle, a soulevé ces interrogations au moment même où, sur le plan historique, se forgeait à partir de la médecine légale l'identité sexuelle moderne – traces qu'on retrouve principalement dans *Rose* et *Sarrasine*. Ainsi, mon essai et ma nouvelle proposent d'analyser et d'expérimenter les limites du langage qui sont fondées sur le Nom propre.

---

<sup>9</sup> Halperin, David (1995), *Saint-Foucault : towards a gay hagiography*, New York, Oxford University Press, p. 62.

# I. PREMIERE PARTIE : ONOMASTIQUE ET IDENTITE SEXUELLE : UNE POETIQUE DE L'AMBIGÜITE

## 1.1 L'identité sexuelle : du mythe de l'androgynie au trouble dans le genre

Avec l'apparition des sociétés sédentaires, la différence sexuelle est passée d'un automatisme primitif à un enjeu de société majeur. Dès la Grèce ancienne, le besoin d'organiser la cité et de modérer certains comportements (*aphrodisia* et *enkrateia*) mènera plusieurs philosophes à réfléchir à la question de l'origine des « genres ».

S'inspirant de la mythologie, Platon aborde cette question dans le dialogue d'Aristophane sur l'amour dans *Le Banquet* : « Tout d'abord, il existait trois genres humains. [Aux] genres mâles et femelles [...] s'y ajoutaient un troisième qui participait des deux autres.<sup>10</sup> » Ces êtres à la double physionomie (mâle/mâle, femelle/femelle, et mâle/femelle) provoquèrent la colère des dieux. Ceux-ci pour les punir les séparèrent en deux afin de les rendre plus faibles. Depuis, chacun cherche sa moitié, et les dieux placèrent les organes génitaux de ceux-ci à l'avant. Pour que la procréation se fasse l'un dans l'autre :

[...] du mâle dans la femelle [...] [Zeus] voulait que dans leur étreinte, si par hasard un homme tombait sur une femme, il puisse engendrer et donner naissance à une lignée, et si un mâle rencontrait un mâle, il voulait que leur union connaisse la satiété, les incite à s'arrêter et à se tourner vers l'action et les autres centres d'intérêt de l'existence.<sup>11</sup>

Bien qu'il démontre le caractère incomplet et incertain de l'identité sexuelle de l'homme, ce texte demeure clair sur les rôles de chaque sexe. Dans la *Génération des animaux*,

---

<sup>10</sup> Platon (1998), *Le Banquet*, traduit par Georges Leroux et Janick Auberger, Montréal, CEC, p. 36.

<sup>11</sup> Platon (1998), p. 38.

Aristote a proposé la dichotomie, souvent reprise par la suite, entre « actif » et « passif » selon laquelle le mâle est l'esprit et la femelle « fournit le corps ». D'ailleurs, Xénophon dans *l'Économique* sera encore plus précis sur les tâches de chacun, mais toujours en soulignant la tempérance nécessaire afin de profiter de cet esprit avec les autres hommes. Ces conceptions ont nourri les modèles essentialistes du « genre » du 19<sup>e</sup> siècle, en évacuant le bien-fondé de l'homosexualité, particulièrement ceux de la psychiatrie et de la psychanalyse.

Michel Foucault évoque cette question dans son *Histoire de la sexualité*, où il explique que, si le corps est une construction sociale et historique, c'est justement à cause de l'accumulation des discours sur la sexualité. L'étude du philosophe a pour point de départ la remise en question de ce qu'il nomme l'« hypothèse répressive », car là où les historiens ont cru voir une tentative de taire le sexe, Foucault affirme, au contraire, que les discours à son sujet ont foisonné<sup>12</sup>. Ce recensement des manifestations du sexe par les technologies de l'aveu (des confessions au *mea culpa* politique à la télévision, en passant par la psychanalyse et les cliniques) avait pour but, sans s'y limiter, de déloger la vérité du corps. Il constate qu'au cours de l'histoire de l'humanité, il se produit une sorte de politisation du corps qui atteint son apogée à l'Âge classique.

Le 17<sup>e</sup> siècle a vu la montée d'une nouvelle classe sociale : la bourgeoisie. Alors que jusqu'ici, l'aristocratie marquait sa distinction par ascendance, la bourgeoisie opère par descendance. Cette nouvelle élite va rapidement s'imposer en Europe et, dans un souci d'assurer cette descendance, développera de nouvelles techniques pour maximaliser la vie. Foucault souligne le passage d'un dispositif « d'alliance » (système de mariage,

---

<sup>12</sup> Foucault, Michel (1976), *Histoire de la sexualité, Volume 1 : la volonté de savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », p. 49.

protection des biens) à un dispositif de la «sexualité» (protection du corps – «intensification du corps – valorisation comme objet de savoir et comme élément dans les rapports de pouvoir<sup>13</sup>»). Le dispositif de la sexualité agit comme nouvelle distribution des plaisirs, des discours, des vérités et des pouvoirs. Par contre, Foucault insiste pour dire qu'il n'y a pas de symétries dans les sexualités : s'il y a bien une sexualité bourgeoise, son opposé n'est pas une sexualité prolétaire. Il n'en demeure pas moins que plusieurs événements historiques ponctuels, tels que les épidémies, la cohabitation urbaine, et la prostitution, mèneront la bourgeoisie à contrôler les pratiques.

#### **a) *Scientia sexualis* du 19<sup>e</sup> siècle**

Selon Foucault, le 19<sup>e</sup> siècle marque le passage d'un art érotique à une science sexuelle. La médecine et l'État de droit s'imposent comme les nouveaux souverains de l'Occident. Les deux derniers siècles démontraient déjà un intérêt grandissant à l'égard des risques de la sexualité, événement coïncidant avec la disparition graduelle des monarques, car il revient maintenant au judiciaire de protéger les citoyens.

Cette nouvelle autorité apparaît notamment dans *Question médico-légale de l'identité dans ses rapports avec les vices de conformation des organes sexuels* (1874) du Dr Ambroise Tardieu. Le médecin relate les circonstances du suicide en 1868 d'un jeune hermaphrodite, Herculine Barbin. Alors que ce dernier avait été reconnu à la naissance comme une fille, les médecins détermineront beaucoup plus tard qu'il s'agissait d'un homme. Il s'ensuivit une décision juridique qui fit officiellement de Barbin un homme. Il quitta sa maîtresse et son emploi, changea son nom en celui d'Abel Barbin. Il s'installa à

---

<sup>13</sup> Foucault (1976), p. 141.

Paris où il vécut dans la pauvreté et écrivit ses mémoires. Abel ne s'en remettra jamais et, avant de s'enlever la vie, elle/il laissera un texte reproduit et commenté tout d'abord par le Dr Tardieu, puis par divers auteurs, tels que Neugebauer, Foucault et Butler. Le praticien introduit son étude comme suit :

Je me propose, dans ce mémoire, de réunir plusieurs faits dans lesquels les questions médico-légales d'identité les plus graves ont été soulevées par suite d'un vice de conformation des organes sexuels. L'état civil des individus, faussé dès leur naissance, a maintenu les uns pendant de longues années dans une situation étrangère à leur sexe véritable, jusqu'au jour où, l'erreur étant reconnue, ils ont repris les habits et le genre de vie qui leur appartenaient. Mais, pour quelques autres, l'erreur a été jusqu'à un mariage contracté dans des conditions d'identité de sexe qui devaient le rendre radicalement nul.<sup>14</sup>

Tardieu évoque alors deux éléments très importants de la conception des genres de l'époque : l'obsession de trouver une vérité dans le corps, « un véritable sexe » – idée que l'on retrouve dans les travaux de Foucault – et le « vice de conformation des organes sexuels ». Pourtant, cet impératif médico-légal, renforcé par le Code Napoléon, n'a pas toujours eu cette force :

Au Moyen Âge [...] étaient appelés hermaphrodites ceux en qui se juxtaposaient, selon des proportions qui pouvaient être variables, les deux sexes. En ce cas, c'était le rôle du père ou du parrain (de ceux, donc, qui « nommaient » l'enfant), de fixer, au moment du baptême, le sexe qui allait être retenu [...] Mais, plus tard, au seuil de l'âge adulte, lorsque venait pour lui le moment de se marier, l'hermaphrodite était libre de décider lui-même s'il voulait toujours être du sexe qu'on lui avait attribué, ou s'il préférerait l'autre.<sup>15</sup>

Par contre, il ne devait plus en changer sous peine d'être considéré comme un sodomite.

Ce n'est que vers le 18<sup>e</sup> siècle que le mélange des sexes devint une anomalie à contrôler

---

<sup>14</sup> Tardieu, Ambroise (1874), *Question médicolégale de l'identité dans ses rapports avec les vices de conformation des organes sexuels*, Paris, J.B. Baillière, p. 5.

<sup>15</sup> Davidson, Arnold et Gros, Frédéric (2004), « Le vrai sexe », *Michel Foucault, Philosophie, Anthologie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », p. 640-641.

dans les États modernes. La peur de ce qui est caché ou de ce qui pouvait tromper l'œil apparaît sous le nom de « pseudo-hermaphrodite ». Pour la médecine, un sexe doit dominer, l'autre n'étant qu'un accident ou une illusion. Si, dans le discours de Tardieu, on perçoit si distinctement la dérivation de « conformer », c'est que la médecine du 19<sup>e</sup> siècle fonde ses prémisses sur la relation de la norme et du pathologique. Une opposition que Georges Canguilhem explique en définissant la normalité comme se construisant à partir du rejet de ce qui n'est pas comme soi. Pour établir cette comparaison, celle-ci doit être faite à partir d'une source dûment reconnue<sup>16</sup>. Dans le même ordre d'idée que Canguilhem, la médecine tend vers une législation du normal ainsi qu'une maîtrise et une correction du pathologique. La science et l'État s'allient pour déterminer ce qui doit être la norme. Le statut de la personne devient un enjeu majeur.

Ces deux entités – et les institutions qu'elles regroupent – retiennent le modèle qu'évoque Proust dans *La Recherche du temps perdu* : la loi de la complémentarité. Plus particulièrement, la reproduction. Avec sa métaphore botanique en début de *Sodome et Gomorrhe*, Proust rejoint la plupart des médecins et spécialistes. Ce modèle que Freud a développé tout au long de son œuvre met en rapport direct le féminin et la passivité. Comme on l'a vu avec Aristote, cette idée de subordination est non seulement présente dans notre culture depuis des temps anciens, mais elle est « transhistoriquement » associée de manière péjorative aux femmes.

En 1884, Jean-Martin Charcot réhabilite l'hypnose pour ses travaux sur l'hystérie<sup>17</sup> à la Salpêtrière. En alliant cette méthode à la photographie, le médecin croit avoir toutes les conditions pour rapporter scientifiquement ce qu'il observe, mais c'est

---

<sup>16</sup> Canguilhem, Georges (1966), *Le normal et le pathologique*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 166.

<sup>17</sup> L'hystérie consiste en la simulation de pathologies inexistantes et vient du mot grec signifiant utérus.



sans réaliser que la « valeur figurative de l'hypnose organise un simulacre d'hystérie et entraîne Charcot et sa définition du syndrome vers une interprétation – comme on le dit d'un chef d'orchestre – , une création<sup>18</sup>». Charcot spéculait sur l'hystérie, il met en scène des corps.

De 1885 à 1886, Freud s'intéresse à Charcot. Malgré son admiration pour le médecin, il finira par diverger d'opinion sur l'origine de l'hystérie. Alors que Charcot croyait en un problème organique, Freud, avec l'aide de Joseph Breuer (*Études sur l'hystérie*, 1895), privilégie une étiologie psychotraumatique. Il développe ainsi l'Œdipe et le complexe de castration. Théorisation que Catherine Clément et Hélène Cixous vont critiquer. Selon elles, pour le psychanalyste :

- 1) la « fatalité » de la situation féminine est un effet de « déféction ».
- 2) il n'y a qu'une seule libido, et elle est d'essence mâle; la différence sexuelle ne s'inscrit qu'à partir d'une *phase phallique* par laquelle passent également garçon et fille; l'organisation génitale de la libido infantile est articulée par l'équivalence activité/masculinité; le vagin n'est pas encore découvert.
- 3) le premier objet d'amour étant, pour les deux sexes, la mère, c'est seulement chez le garçon que l'amour du sexe opposé est « naturel ».<sup>19</sup>

La psychanalyse désigne le féminin lui-même comme pathologique. Il sera tout ce qui n'a pas la maîtrise de son corps, tout ce qui n'a pas d'identité fixe, ce qui est changeant ou caché. Freud propose la méthode cathartique. Pour guérir, il faut trouver la vérité sur la sexualité en la suscitant par le discours. L'hystérisation du corps de la femme devient un moyen de contrôle. Ainsi, l'hystérie agit comme un « principe de régulation »<sup>20</sup> où la

---

<sup>18</sup> Dupuit, Christine (1988), « Huysmans et Charcot : l'hystérie comme fiction théorique », *Sciences sociales et santé*, vol. 6, nos 3-4, p. 123.

<sup>19</sup> Clément, Catherine et Cixous, Hélène (1975), *La jeune née*, Paris, Union générale d'Éditions, p. 148.

<sup>20</sup> Foucault (1976), p. 192.

femme doit être l'autre, le pathologique, ce qu'on rejette pour former le normal, le masculin.

## **b) Relire Butler**

Au cours du 20<sup>e</sup> siècle, une tension va grandir entre les deux principaux discours sur le genre. Au sujet de la notion de rapports sociaux de sexe, Joan Scott souligne l'opposition entre deux courants :

l'essentialisme, selon lequel l'identité sexuelle et les rapports entre les sexes sont déterminés biologiquement, et le constructivisme, qui montre que le sexe, l'identité sexuée et la sexualité résultent de la culture, d'un ensemble d'injonctions, d'un apprentissage. L'étude du genre sexué a pour objectif de cerner dans quelle mesure les divers champs de la culture participent de la conception du genre, en tant qu'« imposition d'une catégorie sociale sur un corps sexué » [...] plutôt que comme détermination d'ordre naturel.<sup>21</sup>

L'essentialisme, tiré de l'observation de la nature, propose de voir la différence sexuelle comme un binarisme strictement génital. Une vision qui s'applique mal à l'hermaphrodisme, un phénomène qu'on a longtemps et volontairement exclu des études sur la flore et la faune pour justifier ce modèle et les mesures prises pour corriger le corps par le discours. Constatant ce déni, Canguilhem nuance plus tard ses propos : « En fait, si l'on examine le fait pathologique dans le détail des symptômes et dans le détail des mécanismes [...] il existe de nombreux cas où le normal et le pathologique apparaissent comme de simples variations quantitatives d'un phénomène homogène sous l'une ou l'autre forme<sup>22</sup> ». D'une vision binaire de l'identité en fonction de l'absence ou de la

---

<sup>21</sup> Scott, Joan (1988), « Dossier Le genre de l'histoire : Genre : une catégorie utile d'analyse », Paris, *les Cahiers du GRIF*, p.129.

<sup>22</sup> Canguilhem (1966), p. 166.

présence, ici, Canguilhem propose une échelle où la normalité et le pathologique ne sont plus deux pôles fixes, mais plutôt des éléments mobiles d'une échelle à différents degrés.

Bien que la psychanalyse ait enthousiasmé un nombre important de chercheurs et d'artistes, le modèle qu'elle proposait n'a pas plu à tous. Avec le *Deuxième sexe* (1949), Simone de Beauvoir offre les prémises d'un constructivisme qui va révolutionner la question des genres :

On ne naît pas femme, on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin.<sup>23</sup>

Selon Beauvoir, la femme est un produit de la civilisation. L'auteure rompt ici complètement avec la relation établie par la médecine «entre sexe biologique et construction des catégories hommes et femmes<sup>24</sup>». Ce premier constat devait à la fois servir de fondation et de critique pour la philosophe Judith Butler. Dans son essai, *Gender Trouble* (1990), elle aborde la détermination des sujets de sexe, de genre et de désir. Reprenant le travail de Foucault, la théoricienne critique d'abord le présupposé répandu de l'unité et de l'universalité du féminisme contemporain. Elle en montre à la fois les apories et les incohérences sur le plan de la question de l'identité du genre et du sexe. Si sa critique de la psychanalyse est sans pitié – on pourrait lui reprocher de ne pas être capable d'en sortir pour offrir une piste de solution claire – c'est surtout pour souligner l'erreur du féminisme. Butler passe en revue le travail de plusieurs théoriciennes féministes comme Luce Irigaray et montre que leurs analyses sont prisonnières d'une matrice conceptuelle qui repose sur le présupposé de l'hétérosexualité.

---

<sup>23</sup> Beauvoir, Simone de (1976 [1949]), *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard, p. 13.

<sup>24</sup> Chetcuti, Nathalie (2009), « *De On ne naît pas femme à On n'est pas femme*. De Simone de Beauvoir à Monique Wittig », *Genre, sexualité & société* [En ligne], <http://gss.revues.org/index477.html> (page consultée le 6 mars 2011).

Elle montre également que l'unité du genre n'est sans doute pas la position politique la plus productive pour le féminisme. Le projet de la philosophe s'articule surtout sur une critique de la vision féministe du genre, qui a théorisé le féminin comme une absence, un monstre caché, venant du déni masculin qui fonde son réseau de significations sur l'exclusion, le rejet et la peur de ce qui est différent.

À partir de ses remises en question, Butler refuse le binarisme et définit le genre comme « the cultural meanings that the sexed body assumes<sup>25</sup> ». Elle propose un concept de *performativité* qu'elle développera tout au long de ses travaux et que, dans une seconde édition de son essai, elle explique comme étant « not a singular act, but a repetition and a ritual, which achieves its effects through its naturalization in the context of a body, understood, in part, as a culturally sustained temporal duration<sup>26</sup> ». Cette répétition, ce caractère mimétique du genre, c'est justement ce que Butler analyse avec le travesti. Ce que le *drag* montre, dans sa parodie, c'est la possibilité de faire échec au caractère définitif de ces identités et de le subvertir politiquement. Mais ce modèle a ses limites, car si une sexualité subversive réussit à se défaire des rapports hétérosexuels, ce type de sexualité n'échappe pas à la dynamique de pouvoir au sein du couple homosexuel où les deux partenaires reprennent les mêmes constructions sociales (le mariage par exemple) que dans la matrice hétérosexuelle issue du discours social.

En bref, Butler se demande quelle est la pratique subversive pouvant décentrer, déconstruire et remettre en question le genre comme pratique régulatrice de l'identité ? Si déstabiliser le « phallogocentrisme » passe par le discours, je crois qu'il faut remonter au moment précis où le langage précède le sujet : le Nom propre.

---

<sup>25</sup> Butler, Judith (1990), *Gender Trouble*, New York, Routledge, p. 9.

<sup>26</sup> Butler (1990), p. XV.

## 1.2 Le Nom propre

Depuis le *Cratyle*, dans lequel Platon se demande si la langue est un système de signes arbitraires ou naturels, le Nom propre est une préoccupation fondamentale. Dans ce dialogue, Socrate s'oppose aux partisans de la justesse des Noms propres<sup>27</sup>. Il démontre l'absence de sens naturel ou conventionnel, et propose une scission entre le mot et le Nom. Depuis le Moyen Âge, ce qu'on nomme aujourd'hui la philosophie du langage a fait son chemin. La difficulté à laquelle vont se heurter la plupart des penseurs, notamment John Stuart Mill (*Logique*, 1843), est celle de la « référentialité directe » du Nom propre, c'est-à-dire la capacité du Nom à renvoyer à un objet sans l'intermédiaire d'une signification. En revanche, Friedrich Frege (*Sens et dénotation*, 1896) va démontrer par l'utilisation fictionnelle des Noms que ceux-ci ne renvoient pas nécessairement à un référent. Il utilise l'exemple d'Ulysse qui porte le sens de « roi d'Ithaque », mais qui ne renvoie pas à un objet réel<sup>28</sup>. Cette pensée sera reprise par Bertrand Russell (*Sur la dénotation*, 1905) sous l'appellation « descriptiviste », qui admet qu'un Nom propre puisse être associé à plusieurs descriptions. Saul Kripke (*Naming and Necessity*, 1972) ainsi que la plupart des écrivains poststructuralistes vont critiquer avec véhémence ce courant. Kripke, dans la lignée de la vérité du langage de Wittgenstein, propose plutôt de revenir à la « référentialité directe » en invoquant l'impossibilité d'établir une vérité sur l'individu autre que celle de la relation entre celui-ci et son Nom. Selon lui, cette relation

---

<sup>27</sup> Courant qui se poursuivra pendant plusieurs siècles et qui établit un rapport mimétique entre le mot et le Nom, voir Genette, Gérard (1976), *Mimologiques*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Essais ».

<sup>28</sup> Frege, Friedrich (1896), *Sens et dénotation*, site web du Dictionnaire sémantique, [En ligne], [http://www.semantique-gdr.net/dico/index.php/Sens\\_et\\_d%C3%A9notation](http://www.semantique-gdr.net/dico/index.php/Sens_et_d%C3%A9notation) (page consultée le 6 mars 2011).

causale est la seule dont on peut attester : par exemple, tel individu porte tel nom, parce qu'il a été baptisé ainsi.

Dans le même ordre d'idée que Kripke, Christian Bromberger, à partir des travaux de Claude Lévi-Strauss, remarque que certains systèmes de noms propres s'apparentent aux taxinomies végétales ou animales. L'« individu » y est « défini » comme une « espèce » occupant une place déterminée dans un « système » comportant « plusieurs dimensions<sup>29</sup> ». Certains souligneront le caractère arbitraire du prénom. Si dans certaines sociétés l'attribution de celui-ci obéit à un tel système (donner à l'enfant le nom du père, de la mère, du grand-père, de la grande mère, etc.), les collectivités contemporaines croient avoir un libre choix dépendant le plus souvent d'un effet de mode. Mais ce choix, écrit Lévi-Strauss :

n'est qu'entre identifier l'autre en l'assignant à une classe, ou, sous couvert de lui donner un nom, de s'identifier à travers lui. On ne nomme donc jamais : on classe l'autre, si le nom qu'on lui donne est fonction des caractères qu'il a, ou on se classe soi-même si, se croyant dispensé de suivre une règle, on nomme l'autre “librement” : c'est-à-dire en fonction des caractères qu'on a. Et, le plus souvent, on fait les deux choses à la fois<sup>30</sup>.

Ces deux procédés n'impliquent ni les mêmes significations ni les mêmes enjeux, comme le souligne Bromberger :

d'un côté, je me plie à des normes invariantes ; de l'autre, je niche sous le nom imposé mes expériences personnelles, mes partis-pris, mon idéologie ; j'accorde volontiers un pouvoir à ce nom, j'y lis en filigrane un destin. Autant que comme un classificateur, le nom fonctionne ici comme un symbole, faisant écho à un ensemble de croyances et de convictions.<sup>31</sup>

---

<sup>29</sup> Bromberger, Christian (1982), « Pour une analyse anthropologique des noms de personnes », *Langages*, no 66, p. 108.

<sup>30</sup> Lévi-Strauss, Claude (1962), *La Pensée Sauvage*, Paris, Plon, p. 240.

<sup>31</sup> Bromberger (1982), p. 110.

Selon Jacques Lacan, qui s'est inspiré de l'anthropologie structurale de Lévi-Strauss, cette détermination a pour origine le Nom-du-père<sup>32</sup>, concept tiré du complexe d'Œdipe et centré sur les fonctions à la fois légitimante et prohibitive du Père symbolique. Lacan, en s'inspirant du « jeu de la bobine » de Sigmund Freud<sup>33</sup>, où l'enfant subit le départ de sa mère et s'en représente la raison (la Loi), va plus loin et propose qu'il se produit une condensation entre le signifiant du Nom-du-père et le signifié du désir de la mère. Cette substitution engendre l'Œdipe, c'est-à-dire le meurtre du Père symbolique pour compenser la « perte » de la mère par l'intermédiaire du langage. En fait, le Nom-du-père est à la fois un dispositif d'alliance et de protection des biens, mais aussi le Non du père – l'interdit de l'inceste –, il brandit la menace de la castration d'où l'enfant ne peut (devrait) sortir que par l'hétérosexualité. Ainsi, la métaphore paternelle procure une identité au sujet, en plus de le nommer et de le positionner dans l'ordre Symbolique.

Si la métaphore paternelle est avant tout une spéculation, elle souligne tout de même l'importance du positionnement du sujet et la construction de l'identité. Sur cette question, dans son essai *Excitable Speech* (1997), Butler explore le pouvoir du langage sur le corps. À partir de l'expression anglaise « to be called a name », Butler souligne que malgré les blessures infligées par le discours injurieux, celui-ci donne à l'individu une existence sociale. Le Nom propre est donc à la fois ce qui nous donne naissance comme unité, mais est aussi une blessure (injury/injures) en détournant ce que nous sommes vraiment par un acte de langage perlocutoire et illocutoire<sup>34</sup>, soit l'effet produit sur le

---

<sup>32</sup> Lacan, Jacques (1955-1958), *Séminaires*, Site Web de l'école lacanienne, [En ligne], <http://www.ecole-lacanienne.net>, (page consultée le 6 mars 2011).

<sup>33</sup> Freud, Sigmund (1920 [2002]), *Au-delà du principe de plaisir*, site Web de l'UQAC, les Classiques des sciences sociales, [En ligne], [http://classiques.uqac.ca/classiques/freud\\_sigmund/essais\\_de\\_psychanalyse/Essai\\_1\\_au\\_dela/au\\_dela\\_prin\\_plaisir.html](http://classiques.uqac.ca/classiques/freud_sigmund/essais_de_psychanalyse/Essai_1_au_dela/au_dela_prin_plaisir.html), (page consulté le 6 mars 2011), p. 14-15.

<sup>34</sup> Austin, J.L., (1976 [1962]), *How to do things with words*, London, Oxford University Press, p.101-102.

récepteur et sa fonction performative conventionnelle. Le Nom est à la fois une prescription et une étiquette. Austin soulignera que « we must always remember the distinction between producing effects or consequences<sup>35</sup>», car l'acte en lui-même ne garantit pas son efficacité, un résultat clair ou celui escompté par une lecture au premier degré. L'acte de langage peut donc être volontairement brouillé pour se détourner de son sens littéral. Un exemple connu dans l'histoire américaine et anglaise est la réappropriation des mots « gay » et « queer », qui étaient auparavant des insultes et qui sont dorénavant des symboles de fierté, d'individualité et d'affirmation de soi.

Le Nom propre et l'identité sexuelle sont dans un rapport complexe traversé par le pouvoir. Cette dynamique dans une matrice hétérosexuelle asservit le sujet au langage. Mais que se passe-t-il quand le Nom ne réfère à rien de réel ? Que devient le rapport de force du Nom ? Cette instabilité du pouvoir n'en devient-elle pas aussi une de l'identité ? À ce sujet, Foucault conclut le premier volume d'*Histoire de la sexualité* en revenant sur la notion de résistance, soit notre capacité à « résister et à engager notre liberté [...] pour influencer et diriger la conduite des autres<sup>36</sup>». Selon lui, cette notion serait à la base même du pouvoir, voire nécessaire au maintien de celui-ci<sup>37</sup>. La résistance est comme un socle changeant sans cesse les rapports de force. Les rapports de pouvoir n'existent que s'ils offrent des points de résistance, des lieux de rencontre, des saillies pour une prise, des possibilités de renversement, car, pour se maintenir, le pouvoir doit accorder une certaine liberté au corps – lieu où l'écriture rend la subversion possible.

---

<sup>35</sup> Austin (1962), p.106.

<sup>36</sup> Davidson, Arnold et Gros, Frédéric (2004), p. 392.

<sup>37</sup> Foucault (1976), p. 126.



## 2. Écrire le Nom et l'identité sexuelle au 19<sup>e</sup> siècle : une volonté de savoir ?

La relation entre le Nom et l'identité sexuelle, comme je l'ai déjà expliqué, en est une de pouvoir. Il s'agit maintenant d'observer l'influence de cette dynamique sur la construction des récits par une analyse de *Rose* de Maupassant, qui a été publié pour la première fois dans le *Gil Blas* en 1884, et de *Sarrasine* de Balzac, paru dans la *Revue de Paris* en 1830. En plus d'offrir chacun un échantillon littéraire de sa moitié respective du 19<sup>e</sup> siècle, ces textes mettent en scène des personnages au Nom propre féminin, mais qui se révèlent être d'un autre sexe et, du coup, remettent en question cette adéquation.

### a) *Rose*

Dans ce texte de Maupassant, l'intrigue tourne autour de Mme Margot, une riche bourgeoise, qui, lors d'une promenade dans un landau, raconte à une amie l'étrange aventure qu'elle vécut au sujet de sa domestique Rose. Ce deuxième récit explique en détail comment peu à peu cette bourgeoise s'amourache de Rose, jusqu'au jour où la police débarque dans ses appartements pour révéler que Rose est un bagnard en fuite. Nous pouvons déjà séparer *Rose* en trois parties: à savoir le carnaval de Nice; la promenade-confiance en landau; et l'histoire de Rose. Le récit débute sur une narration simultanée et transparente – c'est-à-dire minimale, la narration s'efface et les faits semblent se raconter d'eux-mêmes – ouvrant sur une description de la nature :

Les deux femmes ont l'air ensevelies sous une couche de fleurs. Elles sont seules dans l'immense landau chargé de bouquets comme une corbeille géante. Sur la banquette du devant, deux bannettes de satin blanc sont pleines de violettes de Nice, et sur la peau d'ours qui couvre les genoux un amoncellement de roses, de mimosas, de giroflées, de marguerites, de tubéreuses et de fleurs d'oranger, noués avec des faveurs de soie, semble écraser les deux corps délicats, ne laissant sortir de ce lit

éclatant et parfumé que les épaules, les bras et un peu des corsages dont l'un est bleu et l'autre lilas.<sup>38</sup>

La bataille de fleurs est une des traditions les plus populaires du carnaval de Nice. Cette fête inspirée du Corso et du Mardi Gras attire des milliers de participants, de la noblesse et du peuple, habillés de façon fantaisiste avec pour objectif de faire sensation et de se moquer des gens. Comme lors de la fête italienne, le carnaval de Nice est l'occasion de renverser les rôles et les « genres ». C'est dans ce contexte subversif que Maupassant campe son récit, notamment par une introduction qui insiste sur des éléments naturels et floraux en harmonie, une idée que reprend Virginia Woolf au début d'*Orlando* – « Orlando's fathers had ridden in fields of asphodel<sup>39</sup> » – qui souligne le caractère hermaphrodite de cette fleur.

Le récit premier débute par : « Il y aura quatre ans à l'automne, je me trouvais sans femme de chambre » (*Rose*, p. 55). Nous passons donc ici à un narrateur autodiégétique, qui sera limité par ses perceptions. En effet, ce changement est important dans l'intrigue de la nouvelle. Puisque ce passage à une focalisation interne permet de rendre vraisemblable le fait que Mme Margot ne se soit jamais rendu compte que cette grande fille timide, toujours un peu rougissante, et qui ne parlait jamais était un homme. La question se pose, comment peut-on prendre un forçat pour une jeune fille ? Il faut souligner la façon que Maupassant a de se distancer du récit second, en laissant Mme Margot faire illusion, une femme pour qui ses serviteurs sont des pièces remplaçables et qu' « on [...] met à la porte, un jour, sous le premier prétexte venu » (*Rose*, p. 56).

---

<sup>38</sup> Maupassant, Guy de (1984[1884]), « Rose », *Contes du jour et de la nuit*, Paris, Folio, coll. « Folio/classique », p. 51.

<sup>39</sup> Woolf, Virginia (2002 [1928]), *Orlando : a biography*, site Web Gutenberg, [En ligne], <http://www.gutenberg.net.au/ebooks02/0200331.txt> (page consultée le 6 mars 2011).

Pourtant, dès le début, le narrateur premier fournit un indice, puisque tout est « ensevel[i] sous une couche de fleurs ou ne laissant sortir de ce lit éclatant et parfumé que les épaules les bras et un peu des corsages et où ces landaus [...] [sont] plein[s] de femmes disparues sous un flot de violettes» (*Rose*, p.55), tout est caché, tout semble dissimulé. Tout cela conditionne le lecteur et lui fait mieux accepter le déguisement ambigu de Lecapet.

Cette question du narrateur est importante, car bien qu'à une première lecture on puisse passer par-dessus, il est évident que le narrateur de *Rose* connaît le véritable sexe des personnages dont il raconte la destinée et omet de le révéler dès le début. Une manipulation qu'on accepte implicitement de la part de celui qui conte, étant donné que le report du dénouement fait partie des artifices d'une fiction. Cette manipulation révèle aussi la passivité du lecteur, aspect sur lequel je reviendrai plus tard.

## **b) *Sarrasine***

Chez Balzac, la structure est la même : le récit-cadre part de la riche famille Lanty qui organise une fête afin de faire l'étalage de ses richesses. Le narrateur est en compagnie de Béatrix de Rochefide et rencontre un vieillard dont l'aspect effarouche. À la vue d'une toile représentant un membre de la famille Lanty en Adonis « trop beau pour être un homme<sup>40</sup>», le narrateur relatera l'histoire de ce vieillard centenaire, ancien chanteur d'opéra, connu autrefois sous le nom de Zambinella. Le deuxième récit se focalise sur Sarrasine, sculpteur, qui part étudier en Italie où il s'éprend de la Zambinella, une chanteuse d'opéra. Ce que Sarrasine ignore, c'est que la Zambinella est un castrat qui tentera d'éloigner désespérément Sarrasine en lui cachant son secret. Mais le jeune

---

<sup>40</sup> Balzac, Honoré de (1970 [1830]), « Sarrasine », dans Barthes, Roland, *S/Z*, Paris, Éditions du Seuil, p. 219.

sculpteur se faisant trop pressant, la Zambinella doit avouer sa vraie nature. Fou de rage, Sarrasine veut se venger, mais il meurt abattu par les hommes de main du cardinal qui se dit le protecteur de Zambinella. Tout au long du récit, le lecteur et Béatrix attendent la révélation de l'identité de l'Adonis qui n'est nul autre que le vieillard.

Le récit de Balzac se focalise quant à lui sur le jeune sculpteur Sarrasine. Son passage chez les jésuites démontre très vite son tempérament d'artiste :

Lorsqu'une lutte s'élevait entre un camarade et lui, rarement le combat finissait sans qu'il y eût du sang répandu. S'il était le plus faible, il mordait. Tour à tour agissant ou passif, sans aptitude ou trop intelligent, son caractère bizarre le fit redouter de ses maîtres autant que de ses camarades. (*Sarrasine*, p. 222)

Dans cet extrait, Balzac construit l'ambivalence autour de son héros. Il fait correspondre Sarrasine aux traits que souligne Aristote dans *De la génération des animaux*, soit un caractère « sans aptitude » propre à une femelle fournissant simplement un corps, face à un mâle à l'âme « trop intelligent[e] ». Le narrateur reconduit la vision freudienne selon laquelle le féminin est « passif » et le masculin « actif ». Dans cette description Sarrasine cumule les attributs des deux sexes. Pour Baudelaire, cela ne fait aucun doute, « l'art se traduit chez les hommes nerveux par toutes les impuissances et aussi par l'aptitude à tous les excès <sup>41</sup> ». Bien qu'à une première lecture, cela semble avoir échappé aux lecteurs des feuilletons parisiens, Balzac insiste à de nombreuses reprises sur cette ambivalence, notamment quand il pare Sarrasine « comme une jeune fille qui doit se promener devant son premier amant » (*Sarrasine*, p. 224), et d'autant plus quand il affuble son héros d'un « Sarrazin » féminisé et dont le « Z » se faufile dans « Zambinella ». Ce jeu sur l'onomastique trouve écho dans le tableau de Vien montrant bien qu'aucun des deux

---

<sup>41</sup> Baudelaire, Charles (1961), *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de La Pléiade », p. 654.

personnages n'est vraiment ce qu'il paraît être. L'essayiste Joan Rivière s'est longtemps questionnée sur la « surféminité <sup>42</sup>» – « excès » qu'elle explique comme ayant pour but d'éviter aux femmes d'être brimées dans leur masculinité, comme dans le cas du castrat, qui doit jouer la femme pour ne pas être découvert par Sarrasine. Et inversement, à la lumière de ce que nous avons constaté sur le comportement de l'artiste – oscillant constamment entre les deux sexes – , pourrait-on parler de « surmasculinité » ? C'est-à-dire un débordement de masculinité pour éviter d'être brimé dans sa féminité.

Ce flottement et cette mascarade confirment le questionnement que suscite l'étrange « naïveté » du sculpteur s'acharnant à refuser de voir la vérité en face, malgré tous les indices qui lui sautent au visage. Comme le souligne Barthes, ce n'est que par l'accumulation de parties du corps que le sculpteur connaît la femme (un sein, une jambe, une épaule, etc.). Un corps « déchiqueté » qu'il rassemble pour former l'unité de la femme sous le regard de l'œuvre de Pygmalion et finalement lancer : « C'était plus qu'une femme, c'était un chef-d'œuvre ! » (*Sarrasine*, p.225). Virginia Woolf écrit que « In every human being a vacillation from one sex to the other takes place, and often it is only the clothes that keep the male or female likeness, while underneath the sex is the very opposite of what it is above <sup>43</sup>. » Et c'est un principe que s'acharne à utiliser Sarrasine pour se tromper : « Sa poitrine, dont une dentelle dissimulait les trésors par un luxe de coquetterie, étincelait de blancheur » (*Sarrasine*, p. 224). Ici, il évoque par l'absence, puisqu'il n'y a rien à voir. Il n'y a pas de poitrine, mais le sculpteur doit combler ce vide et il le fait en utilisant le vêtement comme référent du sexe.

---

<sup>42</sup> Rivière, Joan (1994[1929]), « La féminité en tant que mascarade », *Féminité Mascarade*, Études psychanalytiques réunies par M.-C. Hamon, Paris, Éditions du Seuil, p. 197-213.

<sup>43</sup> Woolf (1928).

Le vêtement comme tout ce qui sert au narrateur à construire le sexe du castrat est de l'ordre de la convention sociale. Là-dessus, Éric Bordas note que ce récit entendu, soit celui d'un homme qui « se méprend sur l'identité sexuelle de l'objet de son désir », est un contresens. Pour l'auteur, cette aberration « [révèle] que c'est sa propre identité qui n'est pas sûre et que [l'] erreur [de Sarrasine] n'en est peut-être pas une<sup>44</sup> ». Ce climat d'incertitude, comme on l'a déjà souligné, est entretenu par le narrateur. Ce dernier, occupant normalement la fonction idéologique, se trouve à nous tromper sur l'interprétation des événements en suivant constamment le travail interprétatif de Sarrasine. Et si, en effet, le sculpteur se ne trompe pas, cela veut-il dire – après tout on revient toujours au génital – que l'on peut être une femme sans un sexe féminin ? Bordas, sans complètement répondre à la question, rappelle un Sarrasine qui déclare « que s'il aime la fragile Zambinella, il eût détesté “une Sapho”<sup>45</sup> ». C'est une sale histoire que raconte Balzac à travers la bouche du narrateur. Pour se protéger des critiques, il faut noter le soin avec lequel l'auteur installe une distance entre Sarrasine et lui : en intercalant un narrateur/conteur entre eux, il évite ainsi d'être associé à son personnage. Du même coup de plume, Balzac fait passer ce récit pour celui d'un autre siècle et d'un autre pays : c'est une « histoire assez connue en Italie » conclut le narrateur. Balzac est brillant, il sait qu'en inscrivant ce texte dans une tradition littéraire déjà existante il réussira à rendre son récit acceptable. C'est du récit de Bellino, le faux-castrat dont Casanova s'éprend, que Balzac obtiendra la sanction dont il a besoin. Il est question d'elle dans les *Mémoires* de Casanova dont la première édition à Paris date de 1825-

---

<sup>44</sup> Bordas, Éric (2003), « Sarrasine de Balzac, une poétique du contresens », *Nineteenth-Century French Studies*, Lincoln, University of Nebraska, no 31, p.41.

<sup>45</sup> Bordas (2003), p. 43.

1829<sup>46</sup>, deux années avant la publication de *Sarrasine*. C'est ainsi que le nom de Lanty donné aux neveux de Zambinella vient du vrai nom de Bellino : Teresa Lanti.

Si cette intrigue peut paraître un peu grossière, peut-être faut-il y voir autre chose. Dans *Rose*, on constate un renversement à la fin – où le masque de Rose tombe pour révéler Lecapet – car ce qui était flou et timide devient enfin un être nommé avec un nom de famille et un réel passé. Ne faudrait-il pas y voir la dissimulation du propre désir de Margot. Élevé au rang « d'amie de condition inférieure », ne devait-il pas être reconnu par sa maîtresse ? À moins qu'elle ne veuille pas voir l'homme derrière Rose. Pourquoi ? Est-ce pour garder son emprise sur lui ou est-ce tout simplement qu'elle a été séduite par cette androgynéité ? Tuula Lehman écrit que « le seul remède à la versatilité du Moi serait en réalité, non de le renforcer en lui-même, mais au contraire de supprimer toutes les différences entre le dehors et le dedans, afin d'établir une identité universelle<sup>47</sup> ». Elle ajoute plus loin que Maupassant « ne peut aimer qu'une femme inconnue et introuvable avec laquelle il n'aura aucun contact physique<sup>48</sup> », un peu comme Lecapet, soumis au silence, soumis à la tentation, sans cesse rougissant, aux prises avec un rêve dont toute tentative de cristallisation sera vouée à l'échec.

L'analyse des deux nouvelles permet de souligner les contradictions du doxique (stéréotypes, hystérisation du corps féminin, stabilité de l'identité sexuelle, hétérosexisme, patriarcat, conventions sociales, asymétries dans les relations entre les hommes et les femmes) par rapport à celles de la critique (ce qui trouble l'horizon d'attente). Il y a, d'une part, ce que reconduit, par exemple, la Zambinella « coiffée à peu

---

<sup>46</sup> L'édition originale date de 1791.

<sup>47</sup> Lehman, Tuula (1990), *Transitions savants et dissimulées*, Helsinki, Societas Scientiarum Fennica, p 156.

<sup>48</sup> Lehman (1990), p. 164.

près comme se coiffait Mme du Barry<sup>49</sup> » ou Rose qui était meilleure que les plus grands « modistes » ou qui savait même « faire des robes » – le déjà-là – et, d'autre part, l'ambiguïté de Sarrasine se parant comme « une jeune fille devant son amant » ou « l'humiliation profonde » de Mme Margot. Là où la convention, le Nom propre (Zambinella et Rose) et le stéréotype féminin (Mme du Barry et l'art de faire des robes) nous rassurent sur l'identité des protagonistes, ces mêmes aspects nous leurrent triplement : à la fois sur ces Noms qui se révèlent ne pas correspondre aux « sexes » en question; sur ces clichés bancals (la courtisane comme modèle du « genre » et les « modistes » n'étant pas du tout un emploi de femmes); et surtout sur les personnages dont on ne mettait pas en doute l'identité (soit la description d'un Sarrasine efféminé et du désir ambigu de Mme Margot pour un personnage féminin/efféminé) et ce, malgré le renversement de la fin des deux récits.

J'ai insisté sur une narration qui omet le vrai pour les besoins du conte, mais cette « omission volontaire » fait aussi partie d'un pacte de lecture. Pourquoi croyons-nous que Rose et Zambinella sont des femmes ? Sans complètement y répondre, la rhétorique et la psychanalyse peuvent nous aider à y voir plus clair.

### **c) Le corps-pensée**

Il faut avant tout se demander comment on lit et comprend un texte. À partir des théories de « préfigurations » de Paul Ricoeur (*Temps et récit*, 1983), Bertrand Gervais explore la construction de l'image mentale d'un personnage. Il explique que le corps du personnage est le fruit non seulement d'indications du texte, mais aussi la somme de nos

---

<sup>49</sup> La courtisane préférée de Louis XV après la mort de Mme de Pompadour.



interprétants, de nos connaissances encyclopédiques et lexicales, et de notre expérience personnelle. En fait, Gervais met en évidence le travail de l'esprit (la lecture), soit l'art de combler les blancs.

Dans *Rose et Sarrasine*, la figure de rhétorique par excellence pour maintenir la cohérence du récit est l'enthymème<sup>50</sup>, soit un syllogisme fondé sur le probable ou la doxa. Si le rapport oxymorique de ces récits est souvent souligné<sup>51</sup>, c'est qu'on insiste sur la prémisse entendue et sa conclusion. Rose est timide, toujours rougissante et tout ce que ces anciens employeurs ont pu lui reprocher, c'était un peu de coquetterie française. Toutes les femmes sont timides, Rose est timide, donc elle est une femme. Et si la domestique habillait sa maîtresse avec une « légèreté de main étonnante » (*Rose*, p. 55), c'est qu'elle est délicate. Toutes les femmes sont délicates, Rose est une femme. Même chose pour Zambinella qui a peur d'une couleuvre, toutes les femmes sont peureuses et donc le castrat est une femme! Cela fait partie de ce qu'on nomme au sein de l'« invention »<sup>52</sup> les « lieux » :

Distincte du mécanisme démonstratif interne du raisonnement, l'acceptabilité argumentative dépend des prémisses du raisonnement, propositions premières que l'auditoire est censé admettre avant la mise en œuvre du raisonnement.<sup>53</sup>

Semblables aux préjugés, les prémisses articulent l'argumentation en se fondant sur des valeurs. On parle souvent d'un argument tout fait dont la portée varie avec les cultures. En s'intéressant aux lieux et aux mécanismes de raisonnement, l'analyse argumentative révèle les présupposés du texte, et rend compte des valeurs culturelles, idéologiques,

---

<sup>50</sup> Declercq, Gilles (1992), *L'art d'argumenter. Structures rhétoriques et littéraires*, Paris, Éditions Universitaires, p. 87.

<sup>51</sup> Diaz, José-Luis (1979), « Balzac-oxymore: logiques balzaciennes de la contradiction », *Revue des Sciences Humaines*, no 175, p. 33-47.

<sup>52</sup> *Inventio* en latin, soit la recherche des arguments.

<sup>53</sup> Declercq (1992), p. 87.

historiques qui le sous-tendent. C'est en tronquant l'une des prémisses d'un syllogisme et en la remplaçant par ce que la doxa considère acceptable que Maupassant et Balzac opèrent pour faire croire à la catégorie femme tout en la renversant.

Les personnages sont des espèces de « corps-pensées<sup>54</sup> » qui sont en fait des projections de l'esprit et les écrivains utilisent habilement cette faiblesse du lecteur. Le texte renverse le processus habituel d'identification, car « nous commençons par identifier une présence et nous projetons ensuite un corps qui va de pair avec cette identité<sup>55</sup> ». L'étude de cette préfiguration révèle les « automatismes » du lecteur et son analyse dévoile les configurations du texte issues du discours social.

Ces automatismes sont orientés principalement par le Nom propre. Selon Philippe Hamon, le patronyme possède des connotations données par la compétence culturelle, idéologique et encyclopédique du lecteur. Cet effet est encore plus efficace s'il est repris par le paratexte, soit le titre dans le cas de *Rose* et *Sarrasine*. Un autre élément que l'on retrouve dans ces textes, c'est l'antiphrase. Selon Hamon, elle stimule davantage l'herméneutique du lecteur que la motivation concordante. Ainsi, une relation d'opposition entre l'énoncé et le Nom peut être une stratégie du texte visant à provoquer certaines interprétations. Le contraire est aussi possible, car le Nom peut introduire une redondance dénomination-comportement, mais aussi Nom du personnage-milieu du personnage<sup>56</sup>. Dans le cas de *Rose*, on assiste aux deux effets, soit la redondance florale puis féminine. « Timide », elle fait preuve de « coquetterie », en opposition à un

---

<sup>54</sup> Gervais (2007), p. 168.

<sup>55</sup> Gervais (2007), p. 169.

<sup>56</sup> Hamon, Philippe (1998), « L'étiquette du personnage », *Le personnel du roman*, Genève, Librairie Droz, p. 107-150.

mystérieux mutisme (contrastant aussi avec le bavardage de Margot et Simone) et une physionomie grande et svelte.

L'utilisation de Sarrasine comme prénom, voire comme surnom, vient supplanter rapidement le personnage d'Ernest-Jean qui, après le début du récit-enchâssé, disparaît pour mourir en sculpteur sous le coup de trois stylets. Ce Nom-du-père (Sarrasine) est le vestige d'un patriarche dont il avait tout d'abord fui la malédiction (relation excluant dès le départ la mère<sup>57</sup>) pour finalement, après l'« effervescence » de sa jeunesse, retrouver les bonnes grâces du procureur. Alors que Sarrasine est encore l'élève de Bouchardon, c'est ce dernier qui, comme une mère, agit en intermédiaire vis-à-vis du pater familias, « trait[e] [Sarrasine] comme son enfant » (*Sarrasine*, p. 223), et le préserve de la sexualité. Il y a, à la fois l'apparition du signifiant de la mère, mais aussi sublimation, c'est-à-dire la dérivation des pulsions sexuelles ou agressives d'Ernest-Jean en création artistique. Les instincts destructeurs sont remplacés partiellement par un objet socialement valorisé<sup>58</sup> auquel s'ajoute une satisfaction narcissique. Par ailleurs, nous avons la Zambinella – ou la Babinella, disait Barthes – qui encore là, est plus un surnom qu'un véritable nom. Les surnoms des castrats étaient le plus souvent une marque de reconnaissance ou d'attachement envers un lieu ou une personne, comme Farinelli envers ces protecteurs les frères Farina. Dans quelques cas, il s'agit d'un sobriquet venant du public<sup>59</sup>. Le récit ne révèle pas l'origine de ce pseudonyme, suggérant soit une origine populaire ou encore une fois l'emprunt du Z manquant à Sarrasine.

Dans ce surnom, on entend clairement la consonance féminine italienne, mais sans ascendance. D'où vient le chanteur ? On ne le sait pas vraiment, mais toute

---

<sup>57</sup> Barthes (1970), p. 94.

<sup>58</sup> Freud, Sigmund (1989[1905]), *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio ».

<sup>59</sup> Mamy, Sylvie (1998), *Les Castrats*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? ».

l'importance accordée par Balzac à sa descendance donne raison à Foucault sur la politisation du corps. Ce qui était au tout début un « ange », devient un « monstre », puis le vieillard du début, une « créature bizarre » sentant le « cimetière » – hors de ce corps idéalisé et réduit à son sexe biologique. D'où justement le dommage du S/Z. Zambinella castré l'artiste. Le nom Sarrasine qui représente l'interdit paternel se manifeste dans son enfance où il accumule les fétiches, comme ces « esquisses informes » ou cette « grosse bûche en forme de Christ » (*Sarrasine*, p. 222). Tout cela révèle que c'est par l'envie du pénis qu'il est sorti du complexe de castration.

Le sexe du sculpteur est le reflet abâtardi de celui du chanteur<sup>60</sup>. Quand Sarrasine kidnappe Zambinella, le miroir s'est brisé ainsi que son bénéfice narcissique. Malgré la sublimation, une partie des instincts destructeurs subsiste, prête à exploser au moment où la création artistique perdra cette fonction. Soit le moment où il tente de détruire la sculpture de Zambinella et où il révèle son « vrai » sexe.

#### **d) Le vrai sexe**

La lecture de ces nouvelles soulève bien des questions qui restent la plupart du temps sans réponse, silence qui est le plus souvent causé par l'impossibilité même de les formuler. Chacun de ces noms englobe à un tel point son personnage que jamais l'absence d'un nom de famille n'est remarquée.

Cette absence prend toute son importance du moment qu'on se demande qui dévoile le « vrai sexe » ? Lecapet est révélé par la police qui se présente chez Mme Margot pour le démasquer : « il a le bras droit tatoué. » En plus de renvoyer au *Père Goriot*, cette séquence révèle un nom et une marque. La « volonté de savoir » pour

---

<sup>60</sup> Barthes (1970), p. 103-104.

Foucault, c'est justement ce désir de trouver la vérité dans le corps. Mais tout est mis en scène pour en arriver là car, comme nombre de commentateurs l'ont souligné <sup>61</sup>, il est invraisemblable qu'un policier passe en revue tous les domestiques d'une bourgeoise, quand il connaît déjà l'identité de celui qu'il cherche. Le caractère théâtral de la démonstration n'est pas sans rappeler Charcot et ses hystériques sous hypnose. Il faut lever le rideau sur ce corps anormal, il en va de l'intérêt public. Mais celui qui joue – l'histrion<sup>62</sup> dans cette pièce –, c'est le narrateur par l'intermédiaire de Mme Margot.

Puis, il y a ce nom, Lecapet. Ses origines remontent à très loin dans l'histoire. La dynastie des Capétiens a donné 37 rois de France. Elle remonte à Hugues Capet (940-946), dont on prenait à tort le surnom pour un nom de famille. C'est donc le nom de Louis Capet que la République va donner au roi Louis XVI, une fois celui-ci devenu simple citoyen<sup>63</sup>. Dans le capet, on décèle facilement la cape ou ce qui est sous cape, ce qui est caché. Démasquer Rose revient à dévoiler le pouvoir, à la fois le judiciaire et le féodal. D'ailleurs, Pierre Reboul remarque aussi l'utilisation du diminutif Margot pour Marguerite de Navarre (elle aussi de la dynastie Capétienne), mais sans pour autant affirmer qu'il s'agit bien d'elle<sup>64</sup>. Il reste que ces indices renforcent la relation de ces personnages à la famille royale. J'ai souligné plus tôt que la mode était une affaire d'homme, mais il y a tout de même une exception. Si Maupassant évoque Mme du Barry, il en profite pour faire aussi allusion à la ministre des modes de Marie-Antoinette, Rose Martin<sup>65</sup>. Grâce à son talent, elle est devenue une icône de la mode en Europe et cela

---

<sup>61</sup> Reboul, Pierre (1984), « Notes et notices », dans Maupassant, Guy de, *Contes du jour et de la nuit*, Paris, Gallimard, coll. « folio/classique », p. 249.

<sup>62</sup> Venant du grec *histrion* qui veut dire comédien et influença la formation du mot hystérie.

<sup>63</sup> Duby, Georges (2007), *Histoire de la France des origines à nos jours*, Paris, Larousse.

<sup>64</sup> Reboul (1984), p. 249.

<sup>65</sup> Guennec, Catherine (2004), *La Modiste de la reine*, Paris, Jean-Claude Lattès.

malgré les obstacles que dresseront ses opposants masculins. Encore une fois, l'histoire est connue, mais en conjuguant tous ces éléments Maupassant détourne le « discours social ». Pour Marc Angenot, ce dernier est cacophonique et n'a rien de logique, si ce n'est le bricolage rhétorique des idéologies qui le constituent. Si l'écriture du social en est une, nécessairement, de l'ambiguïté, l'essayiste souligne qu'elle critique autant qu'elle reconduit le doxique. Ainsi, Angenot affirme que la sociocritique a participé à rejeter une sorte de vision sociologique simpliste, selon laquelle « il y aurait, dans le social, de la reproduction, de l'imposition symbolique, du lisible, de l'institution entropique et littérairement hors du social (et donc hors de toute prise analytique objective), du novum, de l'imaginaire, de l'utopisme, de la créativité...<sup>66</sup>» Selon Angenot, le social est ce qui jaillit et ce qui résiste.

Chez Balzac, ce détournement se traduit par la féminisation de Sarrasin, qui en plus de l'étranger est aussi le sarrasin, soit celui qui travaille, au 19<sup>e</sup> siècle, dans une imprimerie mise à l'index sous les tarifs syndicaux – généralement des femmes.<sup>67</sup> On comprend que le « vrai sexe » de Zambinella n'est pas tout à fait une énigme pour le lecteur contemporain, mais c'est plutôt celui de Sarrasine qui est constamment remis en question. Zambinella n'a pas encore paru qu'au son de sa voix « les sens du jeune sculpteur furent, pour ainsi dire, lubrifiés par les accents de la sublime harmonie de Jomelli. Les langoureuses originalités de ces voix italiennes habilement mariées le plongèrent dans une ravissante extase » (*Sarrasine*, p. 224). Le récit avait jusque-là insisté

---

<sup>66</sup> Angenot, Marc (1992), « Que peut la littérature ? Sociocritique littéraire et critique du discours social », dans Jacques Neefs et Marie-Claire Ropars (dir.), *La politique du texte, enjeux sociocritiques*, Lille, Presses universitaires de Lille, p.27.

<sup>67</sup> Sarrasin, *site web du Trésor de la langue française*, [En ligne], [http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/vi\\_susel.exe?26;s=2774156220;r=2;nat=;sol=0;](http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/vi_susel.exe?26;s=2774156220;r=2;nat=;sol=0;) (Consulté le 3 mars 2011).

sur le peu d'intérêt pour le sexe du jeune artiste et soudainement le voilà séduit, excité et lubrifié<sup>68</sup>. En fait, il est tout prêt à la recevoir en lui comme une jeune pucelle.

Ce doute sur son identité va persister alors qu'il essaie de l'embrasser et que Zambinella le repousse, il s'exclame : « Dis-moi que tu es un démon, qu'il te faut ma fortune, mon nom, toute ma célébrité ! Veux-tu que je ne sois pas sculpteur ? Parle » (*Sarrasine*, p. 233). En plus de réitérer qu'ils sont liés par le destin, cet énoncé évoque la possibilité qu'il pourrait être un autre, surtout pris comme miroir de la réponse du castrat : « et si je n'étais pas une femme ? » (*Ibid.*) Bien sûr, Sarrasine va persister dans son déni, même si plus tard, au palais de l'ambassadeur, Zambinella est habillée en homme, les cheveux crépés et une épée au côté... enfin jusqu'à sa rencontre avec le prince Chigi. Le voilà le castrateur, celui qui a payé, celui qui révèle le « vrai sexe » de la Zambinella et qui agit en « gardien de la Loi endoxale<sup>69</sup> ». La scène qui suit a la même motivation que le récit-cadre : découvrir la vérité sur ce corps d'« Adonis ». À ce moment de la narration, Beatrix ne comprend toujours pas, mais Sarrasine, fou de rage, a enlevé le castrat. Alors qu'il pointe la statue aux traits féminins qu'il a fait à partir du chanteur, il déclare : « Sans cesse je penserai à cette femme imaginaire en voyant une femme réelle » (*Sarrasine*, p.237). C'est ici que Balzac rassemble toutes ces parties du corps qui ont fait de Zambinella une femme pour montrer que cet amalgame était une fiction. Si le sculpteur dit que toutes les autres femmes vont maintenant lui paraître imparfaite, c'est que comme disait Butler le genre est une répétition stylisée que le castrat a à ce point exagéré qu'il ne faisait aucun doute qu'elle était une femme.

---

<sup>68</sup> Barthes (1970), p. 106.

<sup>69</sup> Barthes (1970), p. 177.

### e) Poétique de l'ambiguïté

Les théories convoquées jusqu'ici ont été le plus souvent appliquées à des œuvres modernes. Si on sent l'héritage de Balzac chez les auteurs contemporains, cette lecture n'a pas pour but de déclarer ce dernier Queer avant l'heure, mais plutôt de permettre, comme le souligne Michael Lucey, de :

comprendre la curiosité sociologique de Balzac pour les formes sociales qui contribuent à façonner les relations entre personnes du même sexe aussi bien que sa curiosité épistémologique pour la manière dont la catégorisation sociale des comportements sexuels affecte les conditions mêmes de leur perception.<sup>70</sup>

En reprenant le récit de Bellino portant sur le faux-castrat de Casanova, Balzac révèle un souci de recherche soulignant sa grande connaissance du discours sur l'hermaphrodisme et la sexualité de l'Ancien Régime et de la République. Avec *La Fille aux yeux d'or* et *Illusion perdues*, deux textes où le désir pour le même sexe est consumé sans surprise pour le lecteur, l'auteur construit un nouveau mode d'appréhension de l'identité sexuelle pour dénoncer la perception bourgeoise du sexe – hypocrite et niant ses propres pratiques – qui a mené à la psychiatrisation des rapports pervers et à l'hystérisation du corps de la femme<sup>71</sup>.

Il en va de même pour Maupassant. Entre 1875 et 1877, Maupassant incarnera Raphaëlle, dans deux présentations privées de sa pièce *La feuille de rose : maison turque*<sup>72</sup>. Il y joue le rôle d'une prostituée bisexuelle. Si plusieurs des textes de l'auteur montraient une société secrètement dominée par la sexualité (*La petite Roque*, 1885) ou

---

<sup>70</sup> Lucey, Michael (2007), *Les Ratés de la famille. Balzac et les formes sociales de la sexualité*, traduit par Didier Eribon, (*The Misfit of the Family: Balzac and the Social Forms of Sexuality*, Duke University Press, 2003), Paris, Fayard, p. 131.

<sup>71</sup> Foucault (1976), p. 160.

<sup>72</sup> Stivale, Charles J. (2003), « Horny Dudes: Guy de Maupassant and the Masculine Feuille de rose », *Esprit Createur*, vol. 43, no 3, p. 57-67.



les femmes (*Bel-Ami*, 1885), *La feuille de rose* confirme la connaissance de l'écrivain du monde des invertis : «the particular homosocial practices also implicate a theatrical demonstration of barely disguised homosexual desire<sup>73</sup>». Cette pièce enchaîne les scènes de sexe en groupe impliquant plus de dix-sept personnages féminins et masculins, en plus de multiplier les mictions en public et les blagues grivoises.

On remarquera que si la reprise de « Rose » comme pseudonyme de Lecapet n'est pas une référence directe à cette pièce, les connotations qu'elles évoquent pour l'auteur sont évidentes. Dans *La feuille de rose*, il y a un important désir de choquer, de troubler et qui montre une grande connaissance de la construction de l'identité masculine du 19<sup>e</sup> siècle se faisant aux dépens de la femme et sa sexualité. S'il brouille la référentialité, c'est que le discours qu'il reprend n'est pas seulement le reflet de la société française du 19<sup>e</sup> siècle ou sa contextualisation, mais avant tout le produit d'un processus créateur réaliste. Effectivement, selon l'écrivain, « rendre vrai consiste [...] à donner l'illusion complète du vrai<sup>74</sup> ». C'est dans cette mystification du « complet » qu'apparaissent les brèches de la réalité configurée par l'écrivain selon sa position. Cette brèche, cet espace de liberté (dont l'écriture rend déjà compte des idéologies comme des « tissus d'apories »<sup>75</sup>), ce paradoxe (au sens grec du terme<sup>76</sup>) en est un d'ambiguïté, et il sera la base du modèle, à la fois théorique et esthétique, qu'on nomme aujourd'hui postmoderne<sup>77</sup>.

---

<sup>73</sup> Stivale (2003), p. 57.

<sup>74</sup> Maupassant, Guy de (1959 [1887]), « Le roman », *Pierre et Jean*, Paris, Garnier, p. 53.

<sup>75</sup> Angenot (1992), p. 9-27.

<sup>76</sup> Paradoxe comme ce qui est contraire à la doxa ou hors de celle-ci.

<sup>77</sup> Boisclair, Isabelle et Saint-Martin, Lori (2006), « Les conceptions de l'identité sexuelle, le postmodernisme et les textes littéraires », *Recherches féministes*, vol. 19, no 2, p. 5-27.

Le travail de Maupassant et de Balzac consiste non seulement en la reprise de la doxa – cet ensemble « cacophonique » (Angenot) –, mais aussi en son ultime exacerbation, à partir du Nom propre et de l'identité sexuelle, pour déstabiliser le pouvoir : dynamique de tension constante qui participe à ce que je nomme une poétique de l'ambiguïté. Elle se traduit, à la fois, par les genres qui manquent de nettetés, mais aussi, par de multiples possibilités interprétatives. Plutôt que tout expliquer, la scène finale de *Rose* alimente davantage la confusion. Plusieurs questions subsistent alors que Mme Simone « regardait droit devant elle, d'un œil fixe et singulier, les deux boutons luisants de la livrée, avec ce sourire de sphinx qu'ont parfois les femmes » (*Rose*, p. 59). Maupassant nous laisse sur une dernière énigme informulée. D'ailleurs, cet extrait renvoie au début de la conversation où Margot fait cette révélation : « Il manque toujours quelque chose [...] nous désirons toujours quelque chose de plus... pour le cœur » (*Rose*, p. 53). Il y a effectivement quelque chose de plus : un « supplément » que le texte refuse au lecteur. Il en est de même pour Béatrix qui « resta pensive » (*Sarrasine*, p. 240). À quoi peuvent-elles bien penser ? Il n'y a aucun moyen d'en être sûr, mais peut-être à elles-mêmes, à ce que Zambinella et Rose ont révélé sur le féminin. « Personne ne m'aura connue ! J'en suis fière. » (*Ibid.*), déclare Béatrix en réalisant qu'elle a rejoint la condition du castrat<sup>78</sup>. Un constat qu'elle ne peut pas accepter et auquel elle substitue l'incompréhension comme cette « humiliation de femme » (*Rose*, p. 58) que Mme Simone ne peut comprendre sans trahir son ambiguïté et celle de Mme Margot, et dont l'artifice est ultimement maintenu par des prénoms féminins plutôt que des noms de famille. C'est ici que le récit de Maupassant se démarque de celui de Balzac. L'auteur de

---

<sup>78</sup> Barthes (1970), p. 202.

*Rose* trouble l'identité sexuelle par l'intermédiaire d'un contexte social et psychologique subversif (luttres des classes et mascarade du carnaval), mais tout en renforçant l'hétéronormalisation des personnages à la fois par le prénom et par l'intervention des représentants de l'ordre qui agissent comme révélateur du « vrai sexe ». Ainsi ce qui est ambigu, ce n'est plus tant l'identité de Mme Margot ou de Rose, mais le désir ou l'absence de désir qu'elles entretiennent l'une pour l'autre.

Cette poétique sociale d'auteur agit comme la « volonté de savoir » de Foucault. Elle débusque la vérité dans le corps de l'autre et réduit au silence notre sexualité. Pour Balzac et Maupassant, écrire le « réel » produit un résultat nécessairement ambigu. La société parisienne est trouble. Ainsi, cette poétique se manifeste non seulement dans la reprise de la doxa et la contradiction entre le patronyme et l'identité sexuelle, mais aussi par la construction d'un récit-cadre reproduisant l'hétérosexisme évoqué dans le récit-enchâssé, comme si l'ensemble des discours sur l'identité sexuelle (l'inverti, l'androgynie et l'hystérique) révélait un pathologique que seul le Nom propre peut normaliser.

## **Conclusion**

Le 19<sup>e</sup> siècle français avec son nouveau *Code civil* a renforcé le pouvoir de la médecine et de l'État sur l'individu en s'emparant, dès sa naissance, par son Nom et son identité sexuelle, de son corps. Selon Foucault, la bourgeoisie considère la sexualité comme un danger et celle-ci doit être recensée jusque dans ses moindres détails pour la contrôler. Le féminin est placé dans une relation de l'absence et du manque. Il est dépeint par la médecine comme une pâle copie de l'homme qui doit être corrigée. Ainsi, la psychiatrisation des rapports pervers et l'hystérisation du corps de la femme s'affirment

comme des moyens de contrôle. Le pouvoir normalisateur de la psychanalyse va s'amplifier avec sa capacité d'en faire non pas un discours, mais le discours social. Le Nom propre intervient pour brandir la force de la Loi, tout d'abord du père puis de l'État. C'est à ce niveau que le langage intervient pour configurer l'individu, comme le soulignent Butler et Foucault.

L'analyse de *Rose et Sarrasine* montre une conception de l'identité qui insiste sur le caractère ambigu de celle-ci. Malgré les antithèses, oxymores et autres figures de contradictions, l'utilisation de stéréotypes et d'enthymèmes conforte le lecteur dans ses automatismes et lui procure un assemblage narratif dont la cohérence n'est jamais vraiment mise en doute.

Lire Balzac ou Maupassant comme un rejet du libéralisme/libertinage de l'aristocratie qui les précède, c'est prendre un texte eschatologique pour une vision du futur, ou dans ce cas-ci, une critique du passé. Malgré la distance installée entre les narrateurs par les deux auteurs, soit dans le temps ou par les références royales, l'intrigue de *Rose et Sarrasine* est profondément ancrée dans son contexte. L'écriture réaliste n'est pas une fresque historique, mais la reprise d'un imaginaire social fragmenté et contradictoire.

Les œuvres qui suivent *Rose et Sarrasine* reprendront à leur compte cette poétique de l'ambiguïté. Des œuvres telles que *La marquise de Sade* (Rachilde, 1887), *Héroïnes* (Cahun, 1925), *Tunc* (Durrell, 1968) et *Self* (Martel, 1996). Des textes où comme le narrateur de *La Recherche* (Proust, 1913-1927) le pronom ou le substantif ne renvoie à aucun « genre », produisant un effet de brouillage par lequel l'écriture sépare le langage

du corps... laissant un vide... un espace de liberté qui montre, comme le souligne Barthes, que « toute subversion [...] commence par le Nom propre<sup>79</sup>».

---

<sup>79</sup> Barthes (1970), p. 93.

## II. DEUXIÈME PARTIE : *COPIE CONFORME*

*[l'art] se traduit chez les hommes  
nerveux par toutes les impuissances et  
aussi par l'aptitude à tous les excès.*  
Charles Baudelaire

*Tout acte sexuel est un processus  
dans lequel quatre personnes  
se trouvent impliquées.*  
Sigmund Freud

### Première partie

#### C.C.

« Mon nom n'existe plus.

« Il a été détruit, il y a plusieurs années de cela. À peine l'avais-je appris, répété et tracé sur un bout de papier que je le jetai au feu. Je m'affranchissais des autres en devenant un étranger à moi-même.

« Je n'avais ni passé, ni patrie. On me disait d'origine polonaise. J'en avais bien des souvenirs, mais je n'étais pas sûr que ce fussent les miens.»

C'est ainsi que débutait la dernière lettre de Claude Cyriltochter. Ce n'était pas un hasard si, quelque part sur une route ontarienne, le journaliste, qui avait été chargé de suivre les derniers jours du condamné, lisait et relisait ce qu'il avait découvert dans les effets personnels du défunt romancier abandonnés au pénitencier d'Eddyville, Kentucky. Tout ce qu'avait été cet écrivain de génie résidait désormais dans une enveloppe jaune sur cette banquette de cuir.

\*\*\*

Cameron Crow avait entendu parler de Cyriltochter pour la première fois il y a deux ans. Il travaillait à Montréal, quand Joseph, rédacteur en chef du journal, lui fit lire un étrange fait divers. Un homme avait assassiné de sang-froid une famille puritaine de Louisville, Kentucky. Tout cela n'avait rien d'extraordinaire, si ce n'était que l'auteur présumé de ce crime crapuleux était l'écrivain d'origine polonaise, Claude Cyriltochter.

La popularité de ce dernier ne relevait pas vraiment de son écriture léchée ou de ses récits captivants, mais plutôt d'un culte de l'anonymat. Cameron n'avait jamais ressenti autre chose que de l'indifférence pour le nom de Claude Cyriltochter. Le romancier n'avait pas fait d'apparition publique depuis près de vingt ans, du moins aucune personne, ni aucune photo ne pouvait en témoigner, et il n'avait aucune famille connue.

Mais Joseph était le patron et, par conséquent, avait toujours raison. C'était une histoire sans intérêt pour le journaliste, mais pas pour les lecteurs du journal qui raffolaient de ces drames. Un billet d'avion pour le Kentucky attendait Cameron sur son bureau.

Un taxi déposa Cameron au Brown Hotel sur West Broadway. Le hall était majestueux, décoré avec des tapisseries et des tableaux pastichant le goût de luxe des clients du Ritz. Il y avait quelque chose de faux derrière tous ces artifices, et Cameron ne mit le doigt dessus qu'en entendant l'accent mâché du commis à la réception. Il signa sa fiche et un chasseur lui indiqua l'ascenseur. La clé magnétique sur le minibar, les bagages dans le placard, Cameron s'effondra aussitôt sur son immense lit Queen.

Plus tard, deux petites bouteilles de vodka vides glissèrent de ses mains, alors qu'il s'endormait repu et qu'une escorte filait discrètement vers la sortie.

Le lendemain matin, Cameron, une cigarette en guise de déjeuner, loua une voiture et se rendit dans le Highlands District. La famille qui avait été massacrée vivait dans ce qu'on appelait ici le « Cherokee Triangle » – un quartier composé à 96 % de Blancs, appartenant à la classe moyenne. Les Constantin vivaient dans une belle grande maison unifamiliale au 910, Bardstown Road. Il y avait le père, Carl Constantin, sa femme Louise et leur fils unique de dix-neuf ans, Denis.

La police de la City avait établi un large périmètre de sécurité, sans doute dans le but de garder toutes les caméras de télévision à distance. Les journalistes s'amoncelaient autour du ruban jaune en prévision du bulletin de nouvelles de cinq heures.

Ressentant un haut-le-cœur pour sa profession, Cameron se dit qu'il devrait peut-être voir ailleurs. Il remonta la rue avant de tomber sur l'Avallon : Fresh American Cuisine. Lieu sans doute bondé le soir par les gens du quartier, mais qui, à cette heure du matin, n'était fréquenté que par un étranger accoudé au bar.

Une employée, aux cheveux roux coupés court et dont les membres frêles débordaient à peine d'un gilet couleur aubergine, se tenait prête à prendre la commande du journaliste, accoudée sur l'autre versant du comptoir. Cameron hésita un instant, il regardait cette dernière avec insistance, l'air de vouloir savoir s'il était trop tôt pour boire. La serveuse esquissa un timide sourire avant de lui apporter un café.

– Vous êtes journaliste ? demanda la serveuse en déposant la tasse devant lui.



Cameron sourit tout en laissant son regard se promener sur l'épinglette où le nom de l'employée était tracé au crayon-feutre sous l'arche reluisante du Avallon.

– Oui...Charlie ?

– Charlie Cooper, répondit-elle.

– Je n'ai pas l'air du coin, n'est-ce pas ? demanda Cameron.

– Ouais, dit-elle, mais tu es le premier à te rendre au Avallon.

– Ah bon, je croyais qu'Arthur m'y avait précédé, dit-il en riant.

– Oh, un ami à vous ?

Cameron s'arrêta net en voyant que sa blague n'était pas comprise. Gêné, il prit une gorgée de café. Il était brûlant, mais agréable dans la bouche, ramenant avec lui le souvenir de l'université et des matins difficiles.

– Vous connaissiez la famille ? demanda Cameron.

– Sûr, tout le monde connaissait Carl. Il était le pasteur de l'Église épiscopaliennne St.Pierre. Il venait souper chaque samedi au Avallon. J'allais aussi à la même école que Denis avant que... bien avant de travailler ici.

« Un pasteur ! » pensa Cameron qui n'avait pas encore fait la moindre recherche sur cette histoire. Il pouvait bien imaginer toutes sortes de scénarios justifiant le meurtre du pasteur, mais aucun qui ne pouvait expliquer celui de sa famille. Un geste anticlérical ou intégriste peut-être? Cyriltochter croyait-il en Dieu ? Le journaliste reprit une gorgée de café.

Deux jours plus tard, le matin de l'enquête préliminaire, Claude Cyriltochter était assis dans une combinaison orange, menotté, derrière une glace de sécurité au palais de

justice de Louisville. Il ne dit pas un mot de la séance. Quand le District Attorney énuméra les accusations que l'État présentait contre lui, il ne leva même pas les yeux,

Cameron était assis au fond de la salle. Il ressentait une étrange sensation en voyant pour la première fois cet homme. Il était beau, les cheveux blonds, un visage imberbe sur un corps de taille moyenne et dont la délicatesse des membres ne révélait en rien la barbarie commise.

L'audience tirait à sa fin, le greffier venait d'enregistrer le plaidoyer de non-culpabilité que l'avocat engagé par la maison d'édition de l'auteur venait de présenter. Claude semblait s'en foutre complètement. Alors que le juge se retirait, le regard de Claude croisa celui de Cameron. Le visage de l'auteur s'illumina. L'accusé se pencha aussitôt vers son avocat et lui chuchota quelques mots.

Accoudé à nouveau au bar du Avallon, Cameron réfléchissait à l'offre qu'on venait de lui faire. Il était profondément troublé. Charlie observait le visage de son nouvel ami, qui buvait le brandy qu'elle venait de lui servir.

L'avocat de Cyriltochter était venu le rejoindre à la sortie du palais de justice. L'écrivain voulait le voir. Quelques minutes plus tard, Cameron se retrouvait devant le Jefferson County Jail. L'immeuble avait plus des airs d'un stationnement à étages que d'une prison. Quoique plus tard, il noterait que l'intérieur lui rappelait les corridors d'une école.

Après les formalités administratives d'usage, Cameron pénétra dans une grande pièce blanche comme une salle d'opération, bien gardée par des policiers armés et scrutée par une dizaine de caméras. Les visites se déroulaient dans ce parloir comportant un

dispositif de séparation, un hygiaphone et une vitre séparant les détenus des visiteurs. Claude feuilletait le journal en attendant l'arrivée de Cameron. Il accueillit celui-ci avec un sourire.

– M. Crow, dit Claude une fois assis, avez-vous déjà été en amour ?

Cameron ne savait pas quoi répondre, il ne s'attendait pas à cette question.

– Oui, bien sûr, répondit-il sans être convaincu par sa réponse.

– C'est bien ce que je croyais, se contenta d'ajouter Claude.

L'écrivain examina le journaliste avec attention, cherchant dans sa physionomie ce qui avait attiré son œil au palais de justice. Cameron était à la fois troublé et irrité, il avait l'impression d'être victime d'une mauvaise plaisanterie.

C'est bien lui, se dit-il à lui-même. Il s'approcha de l'interphone et lui dit : « Vous direz à votre patron que je vous offre l'exclusivité... silence, je n'ai pas terminé. L'exclusivité de ma vie ou de ce qu'il en reste. »

Sa première rencontre avec Claude Cyriltochter, malgré les nombreux verres de brandy, restait d'une clarté étonnante dans la mémoire de Cameron. De cet homme émanait un mélange de familiarité et de noblesse. Il vous donnait l'impression d'être son égal, tout en vous élevant à son rang, qui semblait celui d'un de ces obscurs princes d'Orient éduqués à Oxford. Disons simplement qu'il avait un charme bien particulier et qu'il ne se sentait jamais obligé d'entretenir la conversation avec vous. Aussitôt qu'il avait terminé un sujet, il se taisait. Il n'avait pas peur du silence, et, du coup, vous vous sentiez bête de le briser en parlant du beau temps ou de quelques autres banalités. Cameron était ressorti de cette rencontre impressionné, presque admiratif, non pas devant

l'écrivain, ni par ce qu'il avait d'abord cru être les manigances d'un brillant homme d'affaires, mais plutôt par la facilité avec laquelle il l'avait séduit.

Ainsi se souvenait-il de Cyriltochter avant de s'effondrer, saoul, sous les yeux de Charlie. Il ne se doutait de rien. Peut-être en aurait-il été autrement s'il n'avait pas autant bu. Si l'anticipation de la gloire et l'argent à venir (racolé par son rédacteur au bout du fil) n'avaient pas grisé Cameron, au point de ne pas apercevoir la finesse et l'intelligence de cet homme dont le geste, cette fois, n'était pas motivé par le désir de célébrité.

Cinq jours plus tard, la première séance se déroula avec un certain malaise. Cameron ne savait pas trop comment aborder l'entrevue. Il ne voulait pas sauter tout de suite à la seule vraie question qui martelait son esprit : pourquoi avoir tué ce pasteur et sa famille ? Par contre, l'écrivain avait une idée bien précise de son projet et de la manière de le réaliser. Claude remit à Cameron un feuillet de notes en lui disant que peut-être ce récit l'aiderait à comprendre son histoire :

*J'ai commencé la rédaction de tout cela avant même de savoir ce qui allait se passer. Nous sommes samedi soir, j'ai passé la veille au Miami avec X., mais il "n'y était pas". Bien sûr, j'étais seul à boire comme un trou, poudré, "coké", comme vous voudrez. La journée avait été terrible, je me remettais lentement, j'étais complètement à terre. Et me voilà maintenant encore seul. Je pense à la femme qui m'a quitté, pendant que X. me fait les poches à la recherche d'un sachet. J'ai encore envie d'une ligne, mais je n'ai plus d'argent et, de toute façon, ce n'est pas une solution.*

*Comment en suis-je arrivé là ? Je suis seul avec moi-même, mes angoisses et la fin qui approche...tout a basculé du jour au lendemain, mais comment ? Je ne connais*

*pas le beau X., mais il se penchera sur moi pour plonger sa langue dans ma bouche. Il restera jusqu'à vider mon portefeuille et j'oublierai cette femme, dos à lui et défoncé.*

Cameron tentait de poser des questions à Claude sur sa vie et son œuvre. Il enregistrerait le tout sur bande, mais il n'était jamais satisfait des réponses. Claude répondait évasivement ou ressassait ce qu'on pouvait déjà trouver sur le Web. Parfois, l'air amusé, il finissait sa phrase par : « ...de toute façon, tout est dans mes notes. »

Les visites se succédèrent au fil des semaines ainsi que les anecdotes d'une vie dépravée que personne n'aurait pu croire être celle de cet homme. Le passé de Claude révélait une instabilité qui ne faisait peut-être pas de lui un modèle, mais qui n'expliquait pas vraiment son crime. Lentement, Cameron se mit à douter de la culpabilité de l'écrivain.

Au bout d'un mois à visiter le prisonnier, Cameron reçut son contrat d'édition que son rédacteur lui avait envoyé. Il le relisait accoudé au bar du Avallon.

– Comment le pasteur a été tué ? demanda Charlie.

Cette curiosité étonna Cameron, qui releva les yeux de sa paperasse. Les médias de la ville avaient abondamment diffusé la preuve contre Cyriltochter.

– Un couteau à viande a été retrouvé dans le salon de la famille, expliqua Cameron.

– Il y avait ses empreintes dessus ? demanda Charlie.

– Mieux que ça, le couteau reposait dans la main de Claude, qui était assis dans un fauteuil en attendant patiemment la police, répondit Cameron.

Le journaliste n'en savait pas plus. L'écrivain avait jalousement gardé son secret sur ce qui s'était passé ce jour-là. Puis, peut-être pour changer de sujet :

– As-tu de la famille ? demanda Charlie.

– Oui, mes deux parents, j'étais fils unique. J'ai été élevé à NDG, le ghetto des pauvres anglos, dit-il en français.

Cameron riait de sa blague qu'encore une fois Charlie ne comprenait pas.

– Montréal, dit-il en souriant, après le secondaire, j'ai étudié en français à l'université. Pour mes parents, c'était très important.

– Où sont-ils ?

– En Floride depuis six ans, belle vie de retraité, du moins pour mon père, qui a été syndicaliste pendant quarante ans, expliqua le journaliste.

Il la regarda amusé. Elle essayait d'établir des liens entre eux. La maladresse de cette jeune fille le séduisit. Il réalisa que son esprit avait été indifférent à cette fille d'Ève jusqu'à cette dernière minute. Derrière cette physionomie masculine, il sentait un début timide de désir. Légèrement désemparé, il ne savait pas quoi dire, car il n'avait pas eu de « vraie » conversation avec une femme depuis le collège.

Sans réfléchir, Cameron retourna la question à Charlie.

– Non, mes parents sont morts, répondit-elle, alors que j'avais six ans, dans un accident d'avion. J'avais une grande sœur, mais je ne l'ai pas vue depuis longtemps... je crois bien qu'elle est morte aujourd'hui.

En rentrant à l'hôtel, sur le conseil de Charlie, Cameron repensa au dernier livre de Claude qu'il venait de commencer à lire. Ce roman était, selon elle, très différent de ce que l'auteur avait écrit durant sa vie. Le journaliste n'y avait trouvé rien de bien

intéressant, si ce n'est un intérêt inattendu pour la littérature du 19<sup>e</sup> siècle. *The Law* racontait le développement d'une société primitive fictive du point de vue d'un scientifique du siècle dernier ayant inventé une machine à explorer le temps. Ce savant évoquait souvent des livres tels que *Illusions perdues* de Balzac, *Bel ami* de Maupassant ou *La Recherche* de Proust.

Cameron ignorait le lien entre tous ces livres, mais quelque chose dans l'écriture de cet homme l'avait touché. Elle n'avait rien à voir avec les folles escapades de drogue et de sexe qu'il recueillait. Repensant à son propre passé dans les bars de sous-sol de Montréal, Cameron se demandait si c'était ce qui l'unissait à Claude.

\*\*\*

Six mois plus tard, la marmotte annonçait encore un long hiver. Le procès devait se terminer par la longue délibération du jury. Douze hommes et femmes se cassaient la tête à comprendre le mobile du meurtrier. Claude entrevoyait la fin. C'est sans doute ce qui le motiva à changer de rythme et le temps de sa narration, comme s'il sentait les choses telles qu'elles étaient arrivées.

*J'ai acheté un appartement à Louisville. Je n'y suis jamais revenu depuis ma rencontre avec moi-même. Je pénètre dans cette pièce pour la première fois, mais tout ce qui m'entoure – la couleur des murs, l'odeur des fonds de placard, le plancher qui craque et l'arôme de la peinture trop fraîche dans ma bouche –, tout cela m'est étrangement familier. Combien de fois ai-je écrit ces mots ?*

*À l'extérieur, le soleil se couche, un mince filet de lumière orange pénètre dans la pièce pour laisser apparaître les couleurs du prisme sur la porte d'entrée. J'ouvre mes boîtes, une par une, chacune d'entre elles ramène le parfum d'un autre monde, l'essence*

*de milliers de feuilles entassées. Un fumet invisible envahit la pièce ; une brume à l'aura mauve s'incruste dans les murs, la moquette, les rideaux, le plancher, la céramique et les draps.*

*Sur une petite table, je dépose un cendrier, je laisse un sac de sport sur le lit qui est au centre de la pièce. Je saisis une mallette sur le sol, je la pose sur un bureau. Je l'ouvre pour en sortir une machine à écrire Underwood. Elle est vieille et usée, mais je ne peux pas écrire sans elle. À l'aide d'une serviette, je nettoie le cylindre. Je me dirige ensuite vers les boîtes pour en sortir un paquet de feuilles. Je retourne au bureau, j'en place une dans le rouleau, dépose les autres à côté. Je me dirige vers le lit, j'ouvre le sac, j'en retire quelques sous-vêtements. Puis j'ouvre une pochette, à l'intérieur se trouve un petit calepin de couleur bleu. À l'intérieur, tu as laissé cette note : Écris comme tu aimes, avec passion et pour toujours, C.C. Tu m'as offert ce calepin, il y a longtemps, pour mon anniversaire sans doute. Entre les pages, je sens ta photo qui glisse. Je m'accroupis sur le sol pour la ramasser. Je me rappelle ton visage qui rougissait tout le temps, tes longs cheveux blonds frisés, tes lèvres minces et tes yeux bleus comme le ciel juste avant que la nuit ne tombe.*

*Je dépose le calepin sur mon bureau. Je promène mon regard dans la chambre, elle est bien vide. La brume a pris sa place, je laisse mes personnages prendre possession des lieux. Je contemple toutes ces feuilles blanches et je me demande où débiter mon journal. Où commencer ? – c'était là la question ; à quel endroit poser la toute première touche ? se demandait Virginia Woolf il y a près d'un siècle. Il faut courir le risque, mais où ? À la terrasse de l'hôtel d'Angleterre ? Cette fois, je vais me contenter de celle du café du coin.*



Ce texte était différent des autres. Il était incomplet, la fin avait été volontairement retirée. Le papier aussi était différent, ce n'était pas celui de la prison, mais des feuilles arrachées d'un carnet.

Charlie, en lisant les derniers écrits de Claude, avait été bouleversée. Essuyant ses larmes, elle finit par dire : « Tu devrais peut-être trouver cet appartement ? »

C'était quelques heures avant que ne soit rendu public le verdict de Claude. Cameron et Charlie se rendirent dans Werne's Row au Vieux-Louisville. Claude possédait un appartement au premier étage d'une maison de style victorien. Ils franchirent sans difficulté les scellés de la porte. Personne n'était venu ici depuis la saisie des policiers.

L'endroit était richement décoré. Il y avait plusieurs cadres le long du corridor principal. Des photographies d'une jeune fille, face à un miroir, portant tour à tour une cravate ou un chapeau melon. Dans le salon, une énorme bibliothèque débordait du beige des murs et faisait le tour de la pièce. Il y avait une table à café sous une pile de livres, devant un vieux téléviseur tourné vers la fenêtre. Entre les pages d'un livre, il trouva un billet d'avion en provenance de Toronto. Un fauteuil en cuir trônait au milieu de la pièce et, sur le siège, traînait une pipe dans un jeté bleu. C'est ici qu'il méditait, se dit Cameron en caressant l'objet. Charlie se tenait en retrait, ne voulant pas interférer avec l'espèce de communion dans laquelle était plongé Cameron. En manipulant le brûle-gueule, il découvrit, dissimulé dans l'étoffe, un petit carnet bleu. Cameron s'agita en reconnaissant l'objet. Il l'ouvrit à la première page :

« Call me... »

L'auteur était revenu vivre à Louisville pour accomplir son horrible dessein. Il avait tout raconté en détail. Il ne lui avait épargné aucun détail entre le massacre et l'arrivée de la police dans la cuisine. Il était bien le monstre sur tous les tabloïds du pays. Cameron ne voulait pas y croire, mais la dernière preuve de ce crime, aveu ultime de Claude, se trouverait dans ces pages, c'était ce qu'il avait voulu dire par cette question : «*Où commencer ?*» Où repérer sa victime ? Et quel meilleur endroit pour le faire, sinon d'un café du coin : l'Avallon.

Cameron retenait ses larmes. Tellement d'émotions contradictoires montaient en lui. Comment cet écrivain avait-il pu massacrer les Constantin? Était-ce son désir de tout comprendre qui empêchait le journaliste d'y croire ? Pourtant, elle était cette preuve qui contredisait son intuition. Il arracha la dernière partie de la confession de Claude.

Dégoûté et en colère, Cameron n'eut pas le temps de poursuivre sa pensée, alors que le cœur lui montait aux lèvres. Cette image peina Charlie, qui le prit dans ses bras. Elle le regardait, compatissante, suivant les pleurs de Cameron se déposer sur ses lèvres. Il ramena la jeune fille contre lui et l'embrassa. Il échappa sur le sol le carnet qui s'ouvrit à la dernière page : « *Her eyes are the color of television, tune to a dead channel.* Je me relève pour me voir dans le miroir. Le sang y ruisselle lentement. Je me dégoûte, mais pour remplir cette promesse faite à moi-même, il me reste encore à en finir avec Carl... *Vindicare oblige!* »

Cameron se souvenait de l'étrange sensation qu'il avait ressentie à la tombée du verdict. Il avait l'impression d'avoir été utilisé par Claude. Il avait propagé l'histoire d'un meurtrier mégalomane et narcissique, se répétait-il, mais c'est la colère qui parlait, car il

n'avait jamais compris le comportement de Claude qui s'était résigné comme s'il devait prendre le blâme. Ce jour-là, Cameron comprit que l'écrivain tissait la toile de son destin.

Claude Cyriltochter fut condamné à mort. Un châtement trop charitable, selon le juge, pour ce monstre qui n'avait éprouvé aucun regret. Cameron ne savait pas comment réagir à cette sentence. Honteux, il ne comprenait pas comment, mais il s'était attaché à l'écrivain. Il ne pouvait pas voir en lui un psychopathe... Cameron ne le savait pas encore, mais son corps embrassait déjà ce qui l'unissait à Claude. Cameron ne voulait pas se rappeler sa propre débauche, il buvait pour oublier.

Le soir, il partit à l'aéroport. Il ne pouvait plus nier l'évidence. Il voulait rentrer à Montréal et oublier toute cette histoire.

\*\*\*

Aujourd'hui, après un long retour sur lui-même, Cameron était encore loin de la réponse qu'il cherchait. Sur cette route bordée de neige au bord des Grands Lacs qui semblait ne jamais vouloir finir, il repensait à ce qui avait semé le trouble chez lui, ce qui avait remis en question tout ce qu'il avait cru savoir sur Cyriltochter.

*Pendant près de vingt ans, j'ai cru comprendre qui j'étais. Maintenant, je le sais, je peux enfin me l'avouer. Je me trompais.*

*Pendant vingt ans, j'ai répété à moi-même et aux autres le même mensonge. Cette identité n'est pas la mienne, je l'ai empruntée un matin d'avril. Il est temps de la rendre à son propriétaire.*

*Je sais que mon vrai nom est gravé sur une pierre tombale, quelque part au cimetière St. James, à Scarborough.*

## Deuxième partie

### *Cameron*

Depuis son retour à Montréal, chaque soir, avant de rentrer chez lui, Cameron passait prendre un verre au Passage, rue Rachel. L'ambiance tamisée et le décor sophistiqué en faisaient un bar où l'on pouvait se saouler avec classe.

Cette nuit-là, sur un divan blanc éclairé par un projecteur rouge, Cameron alignait les martinis entre deux jeunes filles de dix-sept ans. Comme d'habitude, après avoir admiré le balcon de l'une, il essaierait de se faufiler entre les cuisses de l'autre. Le nez négligé, il ne se cachait plus pour se faire une clé. Les longs rideaux rouges tirés aux fenêtres assuraient une tranquillité d'esprit à la clientèle du bouge. Après les tournées sans fin, une dizaine de cocktails et un demi-sachet de blanche, Cameron se réveillerait plus tard au bord d'une cuvette, sans son portefeuille, dans une mare jaunâtre.

Ces soirées étaient maintenant coutume. Il se dégoûtait.

« Avez-vous déjà été en amour ? », avait demandé Claude lors de leur première rencontre. Cameron avait répondu évasivement, mais de douloureux souvenirs lui revenaient de l'époque où il souhaitait devenir un écrivain. Le journaliste en avait de vagues souvenirs, mais à chaque fois qu'il rentrait à la maison, il était pris d'une nostalgie qui le faisait plonger dans son journal de bord. Comme les écrivains qu'il admirait, il notait tout dans ce cahier.

*21 Juin 2002 – J'étais à l'emploi de la BMM (communément appelée la Bienveillante Machine du Mal) : un géant de la communication canadienne. Après un an*

*d'absence, j'étais enfin de retour à Montréal. Au cours de cette année, j'ai compris que ce que je cherchais était depuis le début en moi.*

*Un après-midi, notre superviseur nous avait accordé le reste de la journée. Je pus donc fumer tranquillement au bord de l'eau. Le soleil se couchait et j'avais une merveilleuse vue sur le Lakeshore. J'ignorais encore ce que j'allais faire, j'ignorais comment j'allais changer les gens autour de moi.*

*28 juin 2002 – J'avais mal au cœur en me réveillant dans une pataugeoire de bière. Il faisait nuit, j'ignorais où j'étais. D'un coup d'œil, j'aperçus deux torches illuminant une cour arrière de bungalow pendant qu'un couple dansait collé sur un vieux tube de Wayne Newton.*

*En face de moi, un autre couple discutait. Soudainement, la mémoire me revint. J'étais quelque part dans le fin fond de ville LaSalle. C'était une fête organisée par un ami du boulot, Fernando, c'était son anniversaire. En levant la tête, j'aperçus les convives dans la maison fêtant sur le perron et dans la cuisine. Il devait y avoir une centaine d'invités.*

*Alors que je me demandais pourquoi je m'étais assoupi si tôt – il n'était pas encore minuit – je remarquai que le couple était nu. Perdant le fil de mes idées, je me demandais pourquoi la fille faisait monter et descendre son bras entre les cuisses du mec. J'en conclus que je devais sortir du bain avant qu'il n'y ait trop de mousse.*

*J'étais en caleçon, trempé et puant la bière. Je rejoignis les autres à l'intérieur en claudiquant.*

– *Hola, que passa mi amigo ! s'exclama Fernando, te revoilà! Si tu veux prendre une douche, c'est au sous-sol, v'là une serviette.*

*Je descendis tranquillement les marches une par une. Une fois en bas, l'endroit me parut austère : du béton mur à mur, une laveuse, une sècheuse et au fond une douche. Je retirai lentement mon caleçon pour le tordre dans le lavabo entre les deux électroménagers.*

– *Il a l'air de faire froid dehors.*

*Je me retournai pour apercevoir Marie qui descendait les marches. Elle travaillait elle aussi à la BMM, mais à mi-temps, car elle étudiait à l'université. Marie ne faisait aucun effort pour ne pas regarder entre mes jambes.*

– *Salut, Marie, j'allais prendre une douche, je pue la bière.*

*La grande brune aux yeux bleus s'approcha lentement de moi en me dévisageant de la tête au pied. C'est dans ces moments qu'on regrette de ne pas avoir suivi le programme de mise en forme qu'on a payé 200 dollars en début d'année.*

– *Je me demande ce que ça goûte avec de la bière, dit-elle en se passant la langue sur les lèvres.*

*Je me contentai de lâcher un petit rire timide en lui demandant :*

– *Où est ton copain ?*

– *Il est en haut avec les autres, il joue au poker, dit-elle en tournant sa tête vers l'escalier.*

*Je profitai de ce bref moment où elle ne fixait plus mon corps pour me mettre une serviette autour de la taille.*

– *Je vais prendre une douche et j'irai vous rejoindre plus tard.*

*Marie me regarda un instant et elle baissa la tête, déçue. Elle remonta les escaliers et referma la porte derrière elle.*

En amour ? avait demandé Claude. Quelques mois plus tard, Cameron ne se doutait pas que sa vie allait basculer.

*12 février 2003 – Je n’ai jamais su ce qui m’avait convaincu ce soir-là d’accompagner Marie à une lecture de textes érotiques. Elle étudiait l’espagnol à l’Université de Montréal et des amis lui avaient parlé de cette soirée organisée par le Département de littérature. Je n’aimais pas l’université et surtout les universitaires – pour qui se prennent-ils avec tous leurs beaux discours pompeux ? Et moi pour qui je me prenais pour être aussi cliché ? –, mais je voyais bien qu’elle voulait ne pas être seule en ces temps de St-Valentin – moi non plus d’ailleurs.*

*La soirée se tenait dans le local de l’association étudiante, ironiquement nommé le Soulier de satin, une pièce de Claudel qui n’avait sans doute rien à voir avec les jeunes « lettreux » d’aujourd’hui. L’endroit était bondé, il devait y avoir une cinquantaine de personnes. Quelques bouteilles de vin avaient été débouchées. Marie me ramena une coupe de blanc, et nous pûmes nous installer pour la première lecture. Le professeur François de Ginfat débuta la soirée avec un pastiche médiéval dans la tradition du Roman de l’estoire du Graal. Il poussa sa présentation jusqu’à imiter la prononciation de l’ancien français, ce qui ne manqua pas de faire rire la salle.*

*Un homme se tenait, en retrait, près d’une table improvisée en bar, au fond de la petite salle. Peu intéressé par les lectures, je me joignis à lui.*

*– Vous buvez ?*

*– Wacholderschnaps, me répondit-il.*

*Je parlais peu l'allemand, mais je commandai la même chose. Le serveur en me demandant si je voulais du tonic, me permit de comprendre qu'il s'agissait de gin. Je me présentai à l'inconnu.*

*– Enchanté, me répondit-il, mon nom est Joseph, je viens de Toronto, mais je fais ma maîtrise à McGill.*

*– Et qu'est-ce qui t'amène ici ce soir ?*

*– Je prends des cours d'allemand à l'Université de Montréal et mon moniteur étudie en littérature, c'est lui qui m'a invité, dit-il en le pointant, c'est William là-bas.*

*Il était assis dans le coin de la pièce avec une amie. Je ne connaissais aucun d'entre eux. Il avait de très beaux traits, des cheveux châtain et des yeux noisette.*

*– Et toi, who or what brings you here ?*

*– C'est une amie qui – me tournant pour la désigner, je la vis partir avec un grand blond bien bâti – oui... qui ne voulait pas être seule pour la Saint-Valentin.*

*– Ah, une femme... une déception, buvons à ça, mon ami.*

*Nous levâmes nos verres et nous passâmes le reste de la soirée à trinquer au bar. Quelques heures plus tard, je voulais rentrer me coucher. Au moment de saisir mon veston, je sentis le puissant bras de Joseph me retenir et me prendre à part. Il me demanda la raison de mon départ, et je lui répondis que je travaillais demain matin, que... Il ne me crut pas. Sans s'expliquer, il pointa William en me poussant vers le sofa où il était installé avec une jeune fille. Je freinai mon ami, non pas pour lui refuser ce qu'il me demandait, mais pour le faire avec moins de précipitation. Je m'introduisis auprès d'eux avec une telle assurance qu'ils se sentirent gênés de ne pas me laisser*



*continuer. Je présentai Joseph à chacun d'entre eux – assumant qu'ils connaissaient tous mon prénom.*

*Je demandai à William ce qu'il faisait au département. J'avais commencé mon numéro comme un robot, sans réfléchir, sans le voir. Mais quand je levai mon regard vers ses yeux, je compris que je ne devais jamais oublier tout ce qu'il allait me dire. Je ne connaissais rien à Perceval et au Conte d'Artu, mais je me laissais envahir par tout ce qu'il me racontait. Il me parla de l'Autriche, et je lui répondais : « Du sprichst Deutch zu schnell fur mich ». Au final, je ne jouais plus. Je voulais être là, je voulais le connaître. Je me répétais dans ma tête son prénom, et il me sembla que pour la première fois je l'entendais vraiment.*

*Puis, après avoir détourné la tête un instant, William disparut comme Cendrillon sur le coup de minuit – ne laissant aucune trace. Rien, pas même une pantoufle, je n'avais que son prénom.*

L'année suivante, Cameron rentra à l'université, pas tant pour devenir écrivain, mais surtout pour retrouver William. Il retrouva facilement le jeune « lettreux ». Ils étaient en amour, cela ne faisait aucun doute. Ils passèrent par toute la gamme des émotions d'un couple. Cameron se donna complètement à cette relation. Il se découvrait chaque jour un peu plus romantique. Mais l'auteur de *L'amour dure trois ans* avait raison, la fin était inévitable... Malgré ses bons sentiments, le jeune Cameron était obsédé par le fait de vivre sa vie sans restriction, peu importe les conséquences.

*16 Février 2003 – Plus tôt ce soir-là, je remettais de l'ordre dans mes papiers avant de quitter l'université. Je venais de raccrocher le téléphone. La conversation que je venais d'avoir n'était pas des plus agréables. William ne viendrait pas avec moi au*

*lancement du livre d'un ami. Une lampe de bureau éclairait faiblement la pièce lui donnant des reflets jaunes. Entre mes mains, je tenais un flasque. Je me souvenais du jour où William m'avait offert ce présent. Il y a deux semaines, nous étions au petit italien, au coin de St-Marc et Sherbrooke, il portait un jeans et une camisole blanche. Le restaurant était presque vide, seul un vieil homme moustachu lisait son journal de quartier en discutant avec la serveuse qui se limait les ongles tout en massacrant une langue qu'elle avait perdue toute jeune.*

*Je tenais les mains de Will dans les miennes. Il me regardait avec un immense sourire, j'aimais tant lui faire plaisir. Une fois le repas consommé, je regardai la serviette près de mon assiette. Une dizaine de phrases y étaient inscrites. J'essayai de les déchiffrer. Je pris le morceau de papier entre mes mains, mais William fut plus rapide que moi. Il tourna l'objet de haut en bas pour tenter d'y comprendre quelque chose. Puis il finit par saisir le sens de quelques-uns de ces mystérieux caractères : Merci pour tout...*

*Les yeux de William devinrent vitreux en apercevant les marques de rouge à lèvres sous le message. Je le regardais sans trop comprendre. Il tenait un paquet-cadeau dans la main. Il le déposa sur la table, laissa la serviette, se leva, prit son sac à dos et sortit du restaurant. Je ne dis pas un mot, je ne tentai même pas de l'arrêter. Je ne me souvenais pas qui avait écrit sur cette serviette... elle était dans mes poches en rentrant hier soir... saoul comme d'habitude.*

*C'était la première fois que nous nous disputions au sujet de l'alcool et de mes vices. Ce ne fut pas la dernière fois.*

Cameron se souvenait aussi de cette autre histoire. Un soir qu'il rentrait à son appartement à l'aurore, marchant sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller William, il s'assit à sa table avec une plume – l'air inquiet, le front suintant – et il écrivit ceci :

*Je rentre à l'appartement avant l'aurore, marchant sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller William, je m'assois à ma table avec une plume – inquiet, le front suintant – pour écrire ceci :*

*Au cœur de la vallée calandrée, J., B., et C. se sont perdus au fond d'eux-mêmes. Ils se regardent un instant devant le lac – sombre et mouvant – espérant trouver la force de résister au Verlangen. Peuvent-ils simplement s'oublier les uns les autres et se laisser aller à tous les excès.*

*B. échappe sa bouteille de scotch. J. se penche pour la ramasser pendant que C. pense à ce que M., L., et F. lui ont chuchoté à l'oreille. Elles sont déjà sur le chemin de la chambre, attendant ce qu'elles ont semé. En prenant une gorgée, J. se remémore l'image fugitive dans les bois de ce rose entre deux branches, celui qu'il n'aurait pas dû voir, même pas entrevoir. Le parfum rassurant de l'amour a laissé sa place à celui des nymphes de la reine du royaume d'Ogygie. B. sait bien qu'il est parti depuis trop longtemps et que Pénélope est un mythe : « Pardonne-moi », chuchotent-ils tous en chœur.*

*Les longs rideaux de la chambre – bleutés par la nuit – flottent au vent. Sur le lit, M. rampe entre l'ombre et le gris, elle glisse autour des objets du visible pour s'insérer entre ceux du désir. Coulant à flot, l'alcool se fait aussi rassurant qu'euphorisant, convainquant chacune d'entre elles de laisser cette chaleur les dominer pour l'instant avec la promesse de tout oublier le lendemain. F. et L., nymphes et maîtresses de M., la*

*relèvent devant la fenêtre laissant blouser sa magnifique simarre en soie rouge. M. relève la tête en fermant ses yeux et lâche un cri de surprise en sentant la langue tiède de F. parcourir son épaule. L. se place derrière M. et lui retire lentement sa robe sans qu'elle ne s'en rende compte. Ses mains glissent lentement de chaque côté de ses courbes satinées. Elle s'arrête un instant sur les fesses bien rondes et fermes de M., elle s'agenouille et frotte sa joue droite contre cette chair glacée en laissant filer ses doigts entre ses propres cuisses. Humide et gémissante, M. s'abandonne au mouvement.*

*Dans les ténèbres, un petit point orange s'allume : il attend. B. et J. apparaissent entre les bacchantes, mais C. reste en retrait. Il repense à tout ce qu'il abandonne, à tout ce qu'il perd. Il hésite pendant qu'une cigarette meurt lentement entre ses lèvres et tombe à ses pieds. Incapable de réfléchir, il ferme les yeux et il sent la bouche de F. se presser contre la sienne. À sa grande surprise, pas de regrets, pas de culpabilité, seulement l'ivresse des caresses et un horrible goût de tequila à l'intérieur de sa bouche.*

*Le péché n'est pas une fin en soi, lui avaient-elles chuchoté plus tôt. Ces mots en tête, C. comprend enfin que ce dérèglement n'est pas la voie de l'empyrée, mais bien l'impasse ramenant l'hystérique vers le pandémonium qu'il fuyait au Soulier de Satin. C'est ainsi que Bacchus reprend ses droits sur les hommes et les soumet à l'emprise des thyades. Passifs, ils se laissent aller à cette collective volupté, à ces ultimes dionysies qu'ils devront à jamais taire.*

*Je me levai pour aller me coucher dans mon lit, mais je me ravisai pour rajouter ceci : Note pour un titre de livre : Laisse tomber les filles.*

C'était une des nombreuses bêtises que Cameron avait commises sous l'effet de l'alcool, mais même à jeun il n'était pas un ange. Il reste que jamais, non sans une certaine naïveté, il aurait pu se douter de la suite des événements.

*4 mars 2003 – Je me réveillai tard en après-midi et ne me surpris pas de ne pas voir William à mes côtés. Je me traînai vers la salle de bain, nu comme un ver, pissai la porte ouverte, tout en appelant mon trésor, mais ma seule réponse fût l'écho de ma propre urine s'écoulant contre la porcelaine. Je me rendis dans le salon et je trouvai l'armoire ouverte et mes caisses de manuscrits inachevés renversées sur le sol. Des centaines de textes que je n'avais jamais terminés. Trop souvent, j'étais pris d'angoisse après le premier mot. Virginia Woolf, chaque fois qu'elle prenait un volume de La Recherche du temps perdu, tremblait d'admiration et n'osait plus prendre sa plume. Comment avait-elle réussi à surmonter ce blocage ? Malgré tout, j'avais décidé de conserver ces « avortés ».*

*Je ne comprenais pas ce qui avait pu motiver un tel acte. Je ramassai machinalement tous ces feuillets, abasourdi par ce capharnaüm. La besogne accomplie, je me rendis à la cuisine pour me faire un café. Ignorant le motif, j'avais tout de même compris qu'il était inutile de chercher encore William, il n'était plus dans l'appartement.*

*Je suis resté ainsi toute la journée, sans rien faire, attendant tout simplement un signe de William. La question ne se posait pas, il devait revenir, il fallait bien qu'il vienne chercher ses affaires. Je me torturai, jusqu'au soir, à me demander comment je devais réagir en le revoyant. Je commençai par me dire que je devrais lui en vouloir, mais par la suite, par compromission, j'étais prêt à être magnanime et à lui pardonner son départ précipité, sans explication, sans discussion.*

*Je ne réussis pas à dormir la nuit venue, scrutant la venue de William à tout moment. Dès que j'entendais le moindre bruit dans le couloir, je me cachais la tête sous les couvertures pour faire l'indifférent, somnolant, mais chaque fois, après un délai d'attente exagérément long, je ressortais déçu, espérant toujours qu'il reviendrait.*

*Le troisième jour, je ne savais plus ce que j'attendais. Je pris un crayon et me mis à écrire. Ce n'est qu'à force de mettre sur papier ce que mon cerveau n'arrivait pas à concevoir que je réalisai, lentement, mon erreur. C'est dans un rire nerveux et pathétique que je me répétai cette phrase: « Les bêtises des gens intelligents sont fascinantes. » Les miennes étaient terriblement sans intérêt.*

*Le huitième jour, alors que je pleurais seul près de la fenêtre de mon grand appartement vide, le téléphone sonna. Je me retournai sans me presser. Je ne savais pas si je devais répondre. Je voulais qu'il revienne ou donne signe de vie, mais il ne reviendrait pas. Je décrochai et pressai le combiné froid contre mon oreille... Marie ?*

*12 mai 2003 – Ce soir encore, je devrais m'effondrer, mais j'en suis incapable. Marie venait de me mettre en échec. J'avais promis de rejoindre les étudiants de première année au St-Sulpice pour une soirée de poésie et, plus tard, me rendre avec Joseph et des amis au Miami. J'attendais au Soulier que Joseph finisse son cours. Je jouais aux échecs version shots de spiritueux pour passer le temps.*

*Après une quantité impressionnante de vodka, d'amaretto, de canneberge, de jus d'orange – et au diable le jus d'orange, c'est ce qui m'avait rendu malade la dernière fois! – Joseph devait finalement apparaître au Soulier. Sorti de nulle part, Boris arriva au même moment. Qui était-il ? Va savoir! Il était serbe, révolutionnaire et aimait boire, c'est tout ce dont nous avons besoin pour l'inviter à venir se saouler avec nous. Joseph*

*avait une petite fringale et proposa que nous passions par une pizzeria pour nous restaurer.*

*En descendant la rue Jean-Brillant, le souvenir de la copine de Joseph pleurant et se balançant au milieu du parc du même nom me revint en tête. Je ne sais pas si elle m'avait vu main dans la main avec cette autre jeune fille dont j'ai oublié le nom, mais la même inquiétude devait me tennailler, quand, venue de nulle part, elle me sépara du reste du groupe pour s'adresser à moi. Je suis sans doute un trou-de-cul, mais je n'avais rien à voir avec ce qu'avait fait Joseph... enfin, je veux dire, je n'avais rien à voir avec le désir que Joseph avait pour les autres femmes. Il avait menti à sa copine pour l'épargner. Je n'osai pas dire grand-chose de peur de trahir Joseph. Je devais passer les cinq minutes les plus désagréables de ma vie.*

*Je rejoignis Joseph et les autres à la pizzeria. Il tint à s'excuser. À un dépanneur plus loin sur notre route, il m'offrit, en ouvrant le frigo à bière, tout ce que je pouvais désirer.*

*Au Café Campus, Melissa, la fille dont j'avais oublié le nom, faisait son show en se frottant sur des filles qu'elle ne connaissait pas. Pendant ce temps, Joseph boudait parce que Marie ne lui accordait aucune attention. Les autres s'amusaient et dansaient. Et moi ? Je n'avais pas dormi depuis quatre jours. J'étais crevé, je m'endormais lentement sur la table. J'essayais de partir pour rentrer chez moi, mais Marie me rattrapa et me ramena dans le bar. Elle m'offrit un verre et m'expliqua comment elle me trouvait très séduisant et mystérieux. Joseph était dos à moi, il ne voyait rien, il n'entendait sans doute rien non plus, mais je me sentais mal à l'aise. Marie sortit un tube de baume à lèvres de son sac à main. Elle s'en mit en me souriant et me prit par le*

*menton pour m'en mettre aussi. Elle se pencha sur moi. Je sentis Joseph remuer derrière moi. Je ne pouvais pas, et je m'enfuis.*

*Je m'installai à une table près de la piste de danse, Joseph me déposa un vodka-Red Bull, puis s'en alla. Je voulais le rejoindre, mais Melissa me retint et enlaça ses jambes autour des miennes. Je ne l'écoutai qu'à moitié comme d'habitude. Au bout de quelques chansons, je réussis à me dégager de son emprise et à rejoindre Joseph sur la plateforme. Il boudait encore. Je lui demandai de me donner un peu de temps, et il aurait ce qu'il voulait. En attendant, je profitai du passage de Melissa pour lui demander de s'occuper de Joseph. Ce qu'elle fit en l'entraînant sur la piste de danse et en le frenchant goulûment.*

*Épuisé, j'allais me chercher un verre d'eau au bar. Boris collait tout ce qui était de sexe féminin. J'ai vu des sangsues qui avaient plus de classe. Au moins, j'avais la paix. Je n'eus même pas le temps de finir mon verre que Melissa rappliquait après une autre séance de danse obscène. Elle était écœurée de voir tous les mecs venir la coller, alors que tout ce qu'elle voulait, c'était caresser une jolie brunette. Je lui expliquai qu'elle était un peu conne, mais elle se jeta sur ma bouche.*

*Je sortis saturé et désabusé...*

*Le lendemain, nous devions partir à Jouvence pendant trois jours, j'aurais dû aller me coucher et arrêter de boire... Joseph s'enfuit au Miami sans nous, prétextant vouloir avoir la paix, mais il savait très bien que nous allions le rejoindre. Nous étions tous saouls... tellement saouls...*

*Au Miami, j'usai une dernière fois de mon influence sur Marie et, avant de descendre rejoindre Joseph, elle me chuchota pourquoi tu n'en profites pas pour toi-*



même. *Je n'ai rien répondu. Je m'enfermai dans la salle de bain avec Joseph. Sur l'évier, il écrasait les grains blancs avec sa carte débit. Pourquoi étais-je resté toute la soirée ? Non, pas pour être avec mes amis. Simplement pour oublier William.*

*Une fois toute la poudre écoulée, je n'avais plus un sou sur moi, et il était temps de rentrer. Joseph me prit à part et me proposa de payer le taxi à la condition de lui laisser le champ libre, durant la fin de semaine, au camp avec Melissa et Marie. Je trouvais la chose grossière et vulgaire, mais je n'avais pas l'intention de faire quoi que ce soit... je veux juste oublier.*

C'était il y a un peu plus de deux ans. Cameron voulait oublier. Il perdit toute motivation et lâcha l'université. Désespéré, un soir, il avait voulu en finir avec un tesson de bouteille, dans un bar voisin du Passage. Il y avait survécu, mais il n'attendait plus rien de la vie. Jusqu'au jour où Joseph, l'homme au *Wacholderschnaps*, l'engagea au journal qu'il avait fondé et devint son patron.

Ce soir, encore, Cameron se retrouvait complètement défoncé. Qu'est-ce que Claude et Cameron avaient en commun ? La réponse était évidente, se dit le journaliste en remontant son pantalon et retirant le bout de latex collé sur ses fesses, nous sommes deux êtres abjects et brisés, dont personne ne veut.

## Troisième partie

### *Charlie*

Au bord de l'autoroute, Cameron attendait une dépanneuse. Il était épuisé. La nuit avait été longue. Les souvenirs de sa vie avaient refait surface dans ses rêves. Il n'avait plus jamais aimé depuis William. Pourtant, c'est à peine s'il se souvenait du visage de son ancien amant. Toutes ces images, que le journaliste croyait avoir effacées par la drogue et l'alcool, avaient été réactivées par l'écrivain.

Cameron observait, la goutte au nez et les pieds trempés, le pneu crevé de sa voiture. L'analogie le fit sourire. Il regrettait de ne pas savoir comment changer une roue. Pourquoi s'infligeait-il toute cette peine ? Ce cimetière de Scarborough, c'était son pèlerinage, son Saint-Jacques-de-Compostelle.

\*\*\*

À l'époque, Cameron pensait que l'histoire de Claude était terminée. Mais le jour de l'exécution approchait et l'éditeur de Claude attendait le livre promis par le journaliste en échange de la maigre avance engloutie en alcool et en poudre. Cela faisait déjà six mois qu'il était de retour à Montréal, et Cameron n'avait rien produit, sinon un début d'ulcère. Sachant maintenant que l'écrivain avait vraiment commis ces crimes, le journaliste ne pouvait plus accomplir sa tâche. Il était incapable d'immortaliser un monstre. Il voulait oublier, mais cela lui était impossible sans décevoir celui à qui il devait son emploi : Joseph

L'échéance était à sa porte. Un soir, il tenta de remettre de l'ordre dans la vie de Claude Cyriltochter. Les papiers, les coupures de journaux et les notes s'étaient accumulés sur son bureau. Le magnétophone avec lequel il avait recueilli les confidences de l'écrivain traînait entre deux livres et un des derniers extraits recueillis auprès de l'écrivain :

« À l'intérieur, tu as laissé cette note : *écris comme tu aimes, avec passion et pour toujours, C.C.* Tu m'as offert ce calepin il y a longtemps, pour mon anniversaire sans doute.» Le journaliste se demandait qui était C.C. Était-ce Carl Constantin ? Il y avait dans le ton de l'écrivain trop de bonté pour que cela soit sa victime.

Cameron saisit une cassette dans son tiroir. Il voulait écouter un enregistrement qu'il avait fait, à l'insu de l'écrivain, quelques jours avant son départ. Cameron avait questionné Claude à de nombreuses reprises sur ses motivations. « Pourquoi moi ? », avait demandé Cameron à chaque rencontre, mais avant celle-ci, l'accusé n'avait jamais voulu répondre.

– Parle-moi de toi...

– Je t'ai posé une question. Pourquoi moi ? Tu ne sais rien sur moi.

– Mais non, je sais tout, je savais... j'ai lu « incapable d'écrire, incapable de parler ni d'appeler à l'aide sans tout détruire. Ma gorge est pleine de larmes ».

– Ce ne sont pas mes mots...

– Mais tu les a repris... comme moi, mais toi, c'était pour un article, moi, pour un roman. Tu les a repris, mais ils étaient déjà en partie les tiens, même si tu as feint de ne rien ressentir... quelque chose t'as brisé comme moi.

La bande s'arrêtait là. Cameron s'était levé en colère, insulté, mais sans comprendre vraiment pourquoi. Il avait été blessé qu'on puisse voir aussi facilement cette vérité. Cameron chercha longtemps ce qu'ils avaient en commun. L'extrait qu'avait cité Claude était tiré de *L'inévitable*, où un romancier racontait son enfance dans les années soixante-dix. Claude, par contre, était trop jeune pour avoir vécu son enfance pendant cette période. À vrai dire, Cameron ignorait son âge véritable.

Le lendemain au bureau, Cameron réalisa qu'il avait soulevé un doute sur la question de l'âge de Claude. Il avait demandé à Joseph de faire une requête auprès du directeur de l'État civil du Kentucky.

Il reçut, par télécopieur, une copie du certificat de naissance de l'écrivain. Il y a cinq ans, l'écrivain se nommait Claude Cooper. Il avait changé de nom. Malheureusement, ce document administratif ne mentionnait aucun motif au sujet de cette modification au patronyme. Elle suscitait une pléthore de questions, mais la seule qui traversait l'esprit de Cameron en ce moment concernait Charlie. Tous les deux des Cooper, était-ce une coïncidence ? Le journaliste en doutait.

Cameron se demanda ce que la serveuse était devenue. Il se rappelait leur dernière rencontre. Le jour où il avait découvert le carnet que C.C. avait offert à Claude. Cameron avait pratiquement oublié le carnet. Il ne l'avait plus avec lui. Lors de son départ précipité, il n'y avait pas pensé. Il ne l'avait pas lu dans son entièreté, mais il se rappelait qu'un détail clochait... un détail dont Charlie avait su le détourner immédiatement. Charlie l'avait-elle ramassé ?

Il lut avec plus d'attention le document de l'État civil et remarqua la date de naissance de Claude Cooper. S'il n'y avait pas d'erreur, il avait aujourd'hui 47 ans. L'homme qu'il avait rencontré était pourtant beaucoup plus jeune. Il ne comprenait pas. Il ne pouvait pas s'agir de l'écrivain. Il y avait peut-être une erreur ou l'homme qui avait été arrêté pour le meurtre de la famille des Constantin était tout simplement un imposteur.

Cameron devait en avoir le cœur net. Il tenta de rejoindre au bout du fil la serveuse au Avallon. Un employé lui répondit qu'elle ne travaillait plus ici depuis quelques semaines. Au moment où il raccrochait, la nouvelle tombait sur le fil de presse. Le président américain n'avait pas accordé son pardon à Claude Cyriltochter. Il serait exécuté dans le pénitencier fédéral de Eddyville dans 48 heures.

Cameron, inquiet, se demandait si c'était un innocent qu'on allait mettre à mort dans les prochains jours.

Le lendemain, au volant d'une voiture louée à l'aéroport, Cameron s'arrêta devant une maison de chambres à Jeffersontown, en banlieue de Louisville. L'endroit était entouré d'usines, dont la fameuse tannerie SamuelSohn. Le propriétaire du Avallon avait finalement consenti à lui révéler que Charlie était retournée vivre chez sa tante.

Le journaliste frappa à la porte. Au bout d'une minute, il entendit de l'agitation dans la maison. Il descendit les marches du perron pour essayer de voir à travers les fenêtres, mais tous les rideaux avaient été tirés. Il fit quelques pas sur la pelouse pour passer par le côté de la résidence. Il aperçut une silhouette, un sac à l'épaule, tentant de s'extraire d'une fenêtre.

– Charlie ? cria Cameron.

Le visage de la jeune fille se tourna vers lui. Elle avait les cheveux beaucoup plus longs et semblait avoir pris du poids, mais c'était bien elle. Cameron s'avança vers elle pour l'aider à descendre.

– Tu allais quelque part ? demanda-t-il une fois la jeune fille sur le sol.

Charlie baissa son visage, honteuse d'avoir été pris sur le fait. Elle l'invita à l'intérieur.

– Qu'est-ce qui te ramène ici ? demanda-t-elle.

– As-tu encore le carnet ?

– De quel carnet tu parles ?

– Charlie! Ne joue pas à ça... Claude s'appelait Cooper... tu m'as dit que tu avais une sœur, pas un frère.

La jeune fille resta silencieuse. Cameron ne comprenait pas ce qui pouvait la troubler.

– Le carnet, hein... il doit être avec les autres affaires de Claude... au dépotoir.

Elle sortit d'un secrétaire le reçu de la compagnie qui avait été chargée de disposer des biens de l'écrivain. Le journaliste voulut savoir comment elle avait obtenu ce document, mais elle ne répondit pas.

– Charlie, il y a peut-être un homme innocent qui va mourir pour rien. Ton patron m'a dit que tu étais chez ta tante, mais j'ai vérifié, cet endroit est une maison de réinsertion sociale. Qu'est-ce que tu fais ici ?

Lorsqu'elle releva son joli visage, il remarqua pour la première la vraie couleur des cheveux de Charlie. Elle les teignait, car ils étaient blonds... comme la C.C. de Claude.

– J’ai vécu, ici, il y a très longtemps...

– Qu’est-ce qui t’est arrivé ? Pourquoi tous ces mensonges ?

– Je ne t’ai jamais menti, Cameron. Je viens du coin. Mes parents sont morts alors que j’étais gamine.

Un accident d’avion avait privé Charlotte de ses parents. Elle n’avait aucun proche et les services sociaux avaient décidé de la placer en famille d’accueil. Elle était passée d’un foyer à un autre jusqu’au jour où elle se retrouva chez les Constantin. Au départ, malgré les « bondieuseries », Charlotte se plut dans cette famille.

Ce prêtre de l’Église épiscopaliennne St.Pierre était très impliqué dans sa communauté. Il était marié à Louise Riverstone, une ancienne secrétaire qui s’était dévouée à son foyer et à son fils Denis. Si Charlotte avait près de huit ans, l’enfant unique des Constantin avait deux ou trois années de plus qu’elle. En plus d’accueillir un nouveau membre, cette famille venait d’emménager au 910, Bardstown Road.

Après tous ces changements, la principale préoccupation de Charlotte devint son entrée au Watterson Elementary School. Au tout début Charlotte aimait bien aller à l’école, c’était l’occasion pour elle de porter des pantalons. L’uniforme de l’institution la changeait des robes ridicules dont l’affublait Louise. Chaque midi, Charlotte s’installait avec un livre sous un arbre qui penchait au-dessus d’un muret de pierre. Pendant que les autres enfants s’amusaient, la jeune fille restait en retrait. Elle lisait un journal que lui avait donné sa sœur. Où était-elle ? Elle ne le savait pas, mais avant de disparaître celle-ci avait confié cet ouvrage, qui lui-même avait été légué par un grand-père dont elle ignorait tout, en promettant qu’un jour elle reviendrait le chercher. À l’intérieur, il y avait plusieurs photos d’une jeune femme à la coupe garçonnette et en costume qui se regardait

dans un miroir ou qui portait un chapeau et une cravate. Charlotte ignorait qui elle était et pourquoi sa sœur avait autant de photographies de cette inconnue. Elle n'avait pour indice que ces initiales, C.C.

Près d'un mois s'était écoulé pendant lequel la jeune orpheline avait réussi à passer inaperçue et à profiter des derniers écrits de sa sœur sans être importunée par la méchanceté des autres enfants. Si la télévision lui avait bien appris quelque chose, c'est que cela ne pouvait durer longtemps... et donc, cet après-midi-là, en levant les yeux de son livre, elle constata qu'elle était entourée de cinq jeunes filles mâchant le chewing-gum comme un chameau rumine le dernier brin d'herbe d'une oasis. La plus grande de la bande, une rouquine aux oreilles percées et au visage trop maquillé pour son âge, prit la parole.

– Tu es qui toi ? Qu'est-ce que tu fais avec ton bouquin ?

Charlotte ne répondit pas et se contenta de se replonger dans sa lecture. Une attitude qui ne plut pas à la rouquine. D'un geste rapide, elle arracha le journal des mains de Charlotte.

– Rends-le-moi, s'exclama Charlotte en se levant pour essayer de récupérer le livre à la couverture de cuir.

La rouquine lança le livre à l'une de ses comparses. Elle poussa Charlotte sur le sol.

– Bien, maintenant, j'ai ton attention. Tu veux récupérer ton livre ? demanda la rouquine.

Charlotte opina.

– Il va falloir le payer... combien as-tu sur toi ?



– J’ai rien, répondit Charlotte.

– Il va falloir mieux que ça, dit la rouquine en se retournant vers sa complice. Elle lui fit signe d’arracher une à une les pages du journal.

Charlotte les supplia de ne pas le faire, mais elles ne voulaient rien entendre. Un mélange de colère et d’impuissance montait en l’orpheline.

– Bien, tu me paieras demain, dit la rouquine, mais en attendant pour que tu comprennes que ce n’est pas une blague, poursuivit-elle en arrêtant de mâcher... c’est quoi ton nom ?

– Charlotte.

Elle prit sa gomme et la jeta dans les cheveux de Charlotte : « Maintenant, on va t’appeler Sticky Charlie! » Les autres jeunes filles se mirent à glousser de rire comme des hyènes. La rouquine bomba le torse, fière de sa trouvaille, mais sans apercevoir Charlotte qui grinçait des dents et serrait les poings. Elle assaillit la rouquine sans crier gare. Elle la renversa sur le sol et se mit à la cogner de toutes ses forces.

La maîtresse qui surveillait la cour d’école aperçut l’attroupement et vint à la rescousse de la rouquine qui n’était plus qu’un visage couvert de sang. Bien que les petites mains de Charlotte fussent trop fragiles pour assener des coups d’une grande violence, ses griffes réussirent à lacérer la peau de son adversaire. Au même moment, les autres filles détalèrent, abandonnant le journal sur place. La maîtresse dut demander l’aide d’un autre maître pour réussir à les séparer.

Ce soir-là, Louise sermonna Charlotte. La jeune fille avait été suspendue pour une semaine. Carl l’envoya réciter un Ave Maria dans sa chambre sans dîner et sans se soucier de la gomme dans les cheveux de la jeune fille. Une fois toute la famille

endormie Charlotte sortit de son lit, le journal de sa sœur sous le bras. Elle se rendit à la salle de bain. Elle se regarda longuement dans le miroir. La vie était injuste, se dit-elle. Elle prit une grande paire de ciseaux, elle ne se contenta pas de couper la chique, mais tous ses cheveux, ne laissant pas plus d'un centimètre. À partir de maintenant, on l'appellerait Naughty Charlie.

Cet épisode troubla toute la famille. Il n'était plus question que Charlotte retourne à l'école publique. À titre de ministre du culte, Carl obtint l'autorisation de l'État d'enseigner à son église. Charlotte étant sa seule élève, il pouvait dispenser ses cours à la maison. C'est peut-être cette proximité constante qui changea le rapport entre la jeune fille et son père adoptif.

Charlie était sans doute trop jeune au début, mais une fois, aux environs de quinze ans, elle sentit le regard, non seulement de Carl, mais de toute la famille changer. Cela commença par des événements anodins. Une bosse alors qu'elle était sur les genoux de Carl... son insistance pour l'aider à prendre son bain... puis les baisers sur la bouche.

Charlie savait que quelque chose de malsain se passait, mais, naïve, elle se taisait. De plus, elle avait un certain plaisir à ces jeux. L'adolescente qu'elle était aimait bien l'attention qu'on lui accordait, mais de plus en plus cette attention se tournait vers le génital. Elle commençait à ressentir un profond malaise, car toute la famille pratiquait ces jeux de touche-pipi. Louise se couchait souvent avec son fils Denis et Charlotte. Denis, de plus en plus conscient de son appétit sexuel comme ses parents le lui avaient enseigné, était prêt à s'emparer de ce qu'il voulait. Aussi, il ne se gênait pas, au retour de l'école, pour coucher Charlotte sur le ventre et la prendre par-derrière, sans un mot.

Elle grandit avec un profond dégoût pour le sexe. Le corps ravagé par la sauvagerie, de plus en plus accompagnée d'alcool, de son beau-père. Tout cela devint très vite routinier. Elle ne criait plus, elle ne pleurait plus. Elle accumulait la honte et se réfugiait dans sa chambre. Là, elle ouvrait le journal de sa soeur et en relisait religieusement un nouveau passage. Les photographies aux initiales C.C. avaient jauni, mais aujourd'hui Charlotte savait de qui il s'agissait. Elle l'avait trouvé sur Internet. Dans les lignes de sa sœur, Google avait reconnu les extraits de la poète Claude Cahun.

À l'âge de dix-sept ans, un des jeux sexuels de Denis tourna au vinaigre. Du sang coulait sans arrêt de l'entrejambe de Charlotte. Paniqué, le jeune homme l'enferma dans sa chambre. Ni son père ni sa mère n'étaient à la maison. Il descendit au rez-de-chaussée pour réfléchir à ce qu'il devait faire. Pendant ce temps, dans un lit souillé de sang, Charlotte agonisait de douleur. Elle avait peur, tout cela n'était pas normal, et rester dans cette pièce signifiait sans doute mourir.

La jeune fille enfila un pantalon de Denis. Elle ouvrit une fenêtre, la main entre les jambes. Elle se sentait faiblir. La tête lui tournait. Incapable de s'agripper à la gouttière, elle se laissa rouler sur le toit. Elle atterrit tête première dans les plants de tomates de Louise. Avant de perdre conscience, Charlotte entendit un crissement de pneu et une voix familière crier son nom...

Deux jours plus tard, Charlotte se réveilla dans une chambre d'hôpital. À son chevet, il n'y avait que son journal. La jeune fille essaya de se lever, au même moment où une infirmière arriva.

- Voyons, soyez raisonnable, dit-elle, vous avez de la chance d'être en vie...
- Où suis-je ? demanda Charlotte.

– Au Baptist Hospital East... cette jeune femme vous a trouvée sur le bord de la route, répondit l’infirmière en pointant une ombre derrière un paravent.

La jeune femme sortit de son anonymat. Charlotte resta sans voix. Elle ne la reconnut pas, mais elle savait qu’elle la connaissait. Un silence s’installa et l’infirmière se retira.

– Charlotte... je... quand je t’ai vue...

La jeune fille ne disait rien. Elle observait sa sœur. Rien n’arrivait à sortir d’elle.

– Qu’est-ce qu’ils t’ont fait ?

– Et toi, où étais-tu ? demanda Charlotte.

– Ce n’est pas important, maintenant nous sommes ensemble, tu vas venir avec moi et on va...

– Tu m’as abandonnée, continua Charlotte, avec difficulté, sans laisser sa grande sœur continuer, tu m’as abandonnée!

– Non, tu ne...

– Va-t-en! cria Charlotte.

– Tu ne comprends pas.

Charlotte se mit à hurler et lui lança tous les objets à sa portée, sa bassine, un verre d’eau, son journal. La sœur de Charlotte quitta la pièce en pleurs, alors qu’une infirmière vint la calmer.

Quelques jours plus tard, Charlie se réfugia dans une maison d’hébergement. Elle inventa une histoire de violence conjugale que personne ne lui demanda jamais de prouver. Elle passa près de dix-huit mois dans cet endroit avant de partir en ville tenter sa chance comme serveuse.

Charlie avait de grosses larmes en racontant tout cela à Cameron. Sous sa main sa tasse de thé tremblait. Le journaliste se sentait coupable de tant de méfiance. Il n'osait plus l'interroger.

Ébranlé, Cameron repartit sans avoir obtenu les éléments qu'il cherchait. Charlie avait tout de même insisté en le reconduisant à la porte pour lui dire qu'elle n'avait pas de frère et qu'à sa majorité elle avait repris le nom américanisé de ses parents biologiques, c'est-à-dire Cooper.

Néanmoins, il avait maintenant un motif sérieux pour le meurtre de cette famille aux mœurs douteuses. Du moins, Claude Cooper en avait un. Qui était Cyriltochter ? se demanda-t-il en s'arrêtant au feu rouge, face à la tannerie SamuelSohn. Revenant à des pensées plus terre-à-terre, il baissa sa vitre et demanda à un employé de la tannerie la direction de l'autoroute. L'homme aux traits germaniques ne sut pas quoi répondre, il hochait négativement la tête en disant : « *Ich spreche nicht Englisch. Sorry.* »

– Autoroute, *Autobahn*, répéta Cameron essayant de se souvenir du peu d'allemand qu'il avait appris.

L'homme fit signe à quelqu'un dans le hangar de l'usine de s'approcher.

– Wait! *Meine Tochter sprichst Englisch...Stehen Sie bitte. Brigit!*

Quelque chose dans ce que venait de crier cet homme troublait le journaliste. La jeune fille s'approcha et se pencha à la hauteur de la portière.

– *Ja, Vater*, dit-elle avant de s'adresser à Cameron, Oui...qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

– Je cherche...mais non, finalement, qu'est-ce que votre père a dit à l'instant?

Elle se tourna vers l'homme : « *Was hast du gesagt ?* »

- Il a dit, ma fille parle anglais... atten...
- Oui, dit-il, c'est quoi le mot ?
- *Tochter*, je suis sa fille... tout va bien, monsieur ?

Cameron venait de comprendre. Il remercia la jeune fille et son père, démarra en trombe en direction d'Eddyville. Claude Cooper avait changé il y a cinq ans, il n'était plus le même homme. En fait, il n'avait jamais été un homme, mais plutôt la fille de Cyril. L'utilisation de Cyril n'était pas très claire dans la tête de Cameron qui pensa soudain à Saint Cyrille. Un des deux apôtres des Slaves, qui ont converti au neuvième siècle une grande partie de l'Europe centrale. Saint Cyrille porta ce nom seulement peu de temps avant sa mort. Aux côtés de son frère Méthode, il s'appelait Constantin le philosophe. Cameron pensa à Claude qui narguait tout le monde en évoquant sa filiation à Carl Constantin.

Cameron butait encore sur un détail. Qu'est-ce que Charlie lui avait dissimulé ? Qu'est-ce qu'il avait vu dans ce carnet ? Qu'est-ce qui avait changé ? L'écriture. Le dernier livre n'avait rien à voir avec les précédents, avait-elle dit. Mais ce n'était pas tout, la calligraphie s'était aussi transformée. Celui qui avait commencé la rédaction du carnet ne l'avait pas achevée... quelqu'un d'autre avait pris le relais. Dans l'esprit de Cameron, il y avait maintenant un doute raisonnable quant à la participation de l'homme emprisonné à Eddyville au massacre de la famille Constantin. Il devait s'y rendre le plus vite possible.

## Quatrième partie

### *Le Carnet*

« Call me... » lisait à nouveau Cameron. Il ne savait plus quoi faire de ce carnet. Il avait changé de main pour la dernière fois. À cinq heures du matin, le journaliste attendait devant les grilles fermées du cimetière St. James. Relisant des passages du carnet, il se demandait pourquoi il n'avait pas vu ce qui lui sautait aux yeux maintenant. Il avait vraiment réussi à *l'oublier*.

\*\*\*

*« Call me Ishmael », c'est ainsi que Melville débute Moby-Dick. Cet incipit ne saurait être plus à propos. Comme Ishmael et C.C., je suis un orphelin, un marginal et un exilé. Je suis parti, un soir, le plus loin possible de moi-même, sans savoir si je devais jamais revenir, sans connaître ma destination et sans la moindre idée du chemin que j'emprunterai. Je suis parti en laissant mon nom et ma vie au quai de la gare routière Greyhound de Louisville – abandonnant dans une poubelle, au coin de West Muhammad Ali et 2th Street, vêtements et portefeuille. Oui, je me rappelle cette nuit, je n'étais plus qu'une ombre solitaire...*

*7 novembre 2004 – Cette nuit j'ai quitté Louisville. Il était cinq heures du matin. L'air n'était pas trop froid. Je fumai une cigarette en attendant Joana. Il n'y avait personne, sinon un taxi qui patientait en face du terminus. Je faisais quelques pas dans la gare routière à la recherche de mon amie. Un Mexicain qui était dans le bus avec moi me demanda du feu. Il se présenta, Miguel. Il attendait que le terminal ouvre ses portes pour prendre le métro.*

– Are you happy ?

*Je ne savais pas trop quoi répondre. Suis-je heureux ? Et toi, Charlie, es-tu plus heureuse sans moi?*

*Miguel me donna une brochure de l'église du Dernier-Saint-des-Saints. Un peu gêné, je lui souris en lui expliquant que je n'étais pas croyant. Il m'expliqua que ça n'avait pas d'importance parce que LUI croyait en moi.*

*Au bout de quelques minutes, un employé de la société de transport ouvrit les portes de la station. Miguel me salua et traîna sa valise en s'engouffrant dans le terminal. Je me retrouvai vraiment seul cette fois, même le taxi avait foutu le camp pendant que je regardais ailleurs. Je levai les yeux vers le ciel, non pas une étoile, que les faisceaux des gratte-ciels. Dans un terrible bruit, l'autocar démarra et quitta la gare pour repartir vers Buffalo, son prochain arrêt. Une fois la poussière et la fumée dissipées, Joana apparut sur son vélo, les traits fatigués, portant une grosse tuque avec des oreilles à la Snoopy et deux énormes mitaines en laine. Je m'avançai vers elle en souriant, elle me sauta dans les bras, laissant doucement sa bicyclette glisser sur le sol.*

– *Je suis tellement heureuse de te voir! Tu m'as manqué.*

– *Moi aussi.*

*Elle guidait son vélo d'une main et me prit le bras de l'autre. Nous allions marcher jusque chez elle. J'étais à Toronto et je n'arrivais pas à y croire. Je cherchai mon cellulaire dans ma poche, mais je ne me souvenais pas de l'avoir jeté avec le reste de mes affaires.*

– *Il y a quelque chose de surréaliste à te voir ici... il y a quelques heures encore je te parlais au téléphone, et tu étais au Jefferson Garden...*



– *Oui, je n'en reviens pas moi-même.*

*Joana vivait maintenant chez sa mère, Mariana. Nous descendions lentement le carrefour pour nous rendre sur King Street. Malgré la fatigue, j'étais fasciné par l'immensité de cette ville canadienne. Niagara Street est dans un quartier d'artistes, m'expliqua-t-elle, qui fait partie du Downtown et qui se spécialise en design. L'immeuble où elle vivait était une ancienne manufacture de cercueil. En ouvrant la porte, elle m'expliqua qu'il y avait cinq façons différentes de se rendre à l'appartement. En effet, je remarquai les escaliers et les couloirs qui allaient dans nombre de directions diverses et je compris que je ne devais pas m'éloigner d'elle, sinon je risquais de me perdre. Après quelques montées et descentes, elle me conduisit dans un couloir où d'anciens bureaux avaient été convertis en logement. Nous nous arrê tâmes devant le A-18. Pendant qu'elle cherchait ses clés dans son sac, je remarquai qu'au-dessus de la porte de son voisin le plus proche, il y avait une plaque d'immatriculation américaine avec la gravure : « Don't mess with Texas ». En pénétrant dans le studio, je vis au plafond de nombreux tuyaux. Dans le noir, quelqu'un ronflait. Joana mit son doigt sur sa bouche et m'entraîna vers la salle de bain. Je ne comprenais pas trop ce qui se passait. Elle m'indiqua une échelle, et je compris que je devais y grimper. De peine et de misère, je me hissai à l'étage suivant pour y découvrir une minuscule chambre. Le plafond était si bas que je devais rester penché. Le sol était en béton et glacé. Voyant que j'avais froid, Joana activa une chaufferette.*

– *C'était le sommet d'une cage d'ascenseur ici avant, dit-elle en refermant la petite trappe par laquelle nous étions passés.*

*Elle ajouta qu'il fallait frapper avant de descendre. Je ne compris pas tout de suite ce qu'elle voulut dire. À l'extérieur, le soleil se levait, il était temps de se lever. Je me retournai pour la laisser se changer et j'en fis de même. Une fois dans les draps, je ne savais pas si j'allais pouvoir m'endormir. Elle me demanda alors : « Es-tu du genre colleux ? »*

*– Pourquoi, parce que tu es de ce genre-là, toi ?*

*– Non, pas tout à fait. J'aime faire ce que j'appelle un « butt-heater ».*

*– Qu'est-ce que c'est un « chauffe-cul » ?*

*– C'est comme en cuiller inversée. Regarde...*

*Elle nous mit dos à dos, en fait fesses contre fesses. J'étais bien, je ne voulus pas l'admettre, mais soudainement toute la fatigue du voyage me tomba dessus comme une enclume. Je m'endormis aussitôt.*

*À midi, nous étions déjà levés et, une serviette nouée autour de la taille, je me dirigeai vers la cuisine. Je cherchai un instant, mais Mariana m'expliqua qu'elles ne buvaient pas de café. Je m'habillai rapidement en laissant une note à Joana qui prenait sa douche. Dehors, l'air frais était bon, il ne manquait plus qu'un espresso pour me réveiller.*

*Je me rendis à un petit café au coin de la rue. Je m'installai à une table et sortis mon calepin. Une serveuse cambodgienne se présenta à moi dans un anglais parfait pour me demander ce que j'allais prendre. J'hésitai à utiliser le mot « crescent » ou « croissant ». Un coup d'œil au menu me rassura sur la prononciation canadienne et je passai ma commande. Elle revint quelques instants plus tard avec mon café et mon croissant. L'amertume du liquide chaud et noir me plongea dans une profonde*

*méditation. Je laissai venir à moi les souvenirs, regrettant de ne pas les avoir notés plus tôt – inquiet que ma mémoire ait déjà modifié certains d'entre eux.*

[Changement d'écriture/calligraphie]

*Je suis née à Lublin. Mes parents étaient tous les deux Polonais et avaient enseigné à l'Université Marie-Curie : l'un le droit et l'autre les sciences politiques. Mes grands-parents étaient d'origine autrichienne. Le début de mon enfance fut sans grand heurt. Enfant unique, j'étais mon propre centre de l'univers. J'ai passé les treize premières années de ma vie à Lublin avant de partir pour la ville de Krems an der Donau en Basse-Autriche, au bout de la vallée du Wachau. Je découvrais les bords du Beau Danube. Mon père avait obtenu un poste de délégué commercial à Washington. Pendant que ma mère se cherchait un poste aux États-Unis, je devais rester ici avec mon grand-père Karl Cuypers.*

*20 mai 1990 – Je voyais rarement mon Großvater. Je passais la plus grande partie de l'année dans un pensionnat. Il n'était pas particulièrement doué avec les enfants. Aussi je n'entrais à la maison familiale que pour les fêtes ou les brefs passages des parents. Karl était un vieil homme, écrivain et professeur de français à la retraite, il vivait dans une petite mansarde à quelques pas de la résidence principale. Un soir, je crois que c'était la pâque, mes parents n'avaient pu se déplacer, je décidai d'aller espionner l'aïeul. J'ouvris la porte en tôle et pénétrai dans la seule pièce où il vivait.*

*– Karl, ai-je murmuré pour attirer l'attention de l'écrivain.*

*Il tapait à la machine, une pipe à la bouche. Un arôme de vanille flottait dans l'air. J'adorais cette odeur, elle évoquait chez moi tellement de bonheur et de bien-être. Je ne sais pas si j'aimais mon grand-père, mais c'était un homme que j'admirais. Un polémiste qui s'était retiré dans ce trou en brûlant tous ses livres. Karl n'avait jamais voulu m'expliquer ce geste. Néanmoins, le vieil homme avait toujours des histoires à me*

*raconter. Il en avait sur la guerre, sur la politique, sur l'amour, sur tout... je me rappelais chacune d'entre elles depuis l'âge de cinq ans. Comme lui, j'écrivais. Rien de passionnant, mais je tenais un journal où je notais ce que je vivais.*

*Je répétais son nom, plus fort cette fois. Mais Karl ne répondit pas. Il était trop absorbé par ce qu'il faisait. Il semblait beaucoup plus agité qu'à son habitude. Karl avait de longs cheveux blancs jusqu'aux épaules, mais contrairement à son habitude, ils étaient sales et gras. Il n'avait pas non plus taillé sa barbe. Le front suintant, le vieil homme tapait sur sa dactylo comme si sa vie en dépendait.*

*Je m'approchai lentement de mon grand-père. Je déposai ma main sur son épaule, ce qui le fit sursauter.*

*– Claude... qu'est-ce que tu fais ici ? demanda Karl encore nerveux.*

*– J'avais envie de te voir, Opa, répondis-je.*

*– Tu sais que ton père ne veut pas que tu viennes me voir... dit-il avec un début de sanglot dans la bouche.*

*– C'est pour ça qu'ils sont partis en Amérique ? ai-je demandé. Je ne veux pas me séparer de toi, Opa.*

*Karl était empreint d'une émotion que je ne lui reconnaissais pas. Il pleurait. Il me serra contre lui. Par contre, je sentais qu'il y avait autre chose que mon possible départ qui dérangeait Karl. Ce soir-là, j'appris au téléphone, la naissance de ma petite sœur Charlotte... le même soir où mon Großvater devait tomber malade.*

*Karl passa près d'un an avant de succomber à sa maladie dont l'acronyme a fait trembler notre génération. Mes parents étaient revenus au pays avec Charlotte. Le climat était étrange. Je les voyais encore moins qu'avant. Entre le nourrisson et Karl agonisant à l'hôpital, ils jugeaient plus sage de m'oublier au pensionnat.*

*Le jour de l'enterrement, je portais une robe noire et de petites chaussures noires, contrastant avec mes chaussettes blanches. J'étais assise sur les marches de*

*l'église des Piaristes. Karl, qui était aussi un théolophile, m'avait raconté que les Piaristes étaient un ordre né en Espagne en 1557. Cette organisation fonda la première école gratuite pour les pauvres. Par la suite, les écoles Piaristes devinrent des écoles de haut niveau pour dispenser une éducation d'élite. J'avais entendu dire que Mozart avait fréquenté l'école des Piaristes de Vienne.*

*À Krems, l'église des Piaristes était une église gothique élevée vers 1475. Elle possédait un magnifique buffet d'orgue baroque dans lequel on construisit, en 1893, un orgue symphonique. C'est celui-là même que j'écoutais en ce moment, sonnait légèrement faux, mais m'enchaînant à la brutale réalité du décès de mon grand-père.*

*Alors que j'attendais, en pleurant, que la cérémonie se termine, un grand homme en soutane apparut devant moi. Il se pencha vers moi et retira son chapeau pour découvrir un visage carré, mais bienveillant.*

*– Meine Beileid! dit l'étranger.*

*– Danke, ai-je répondu en m'essuyant les yeux avec le bord de ma robe.*

*– Tu es brave, Claude.*

*– Vous ne me connaissez pas, ai-je répliqué.*

*– J'étais un ami de Karl, et il me parlait bien souvent de toi.*

*Je voulus lui répondre que mon grand-père ne l'avait jamais mentionné, mais je me dis que cela pouvait paraître grossier.*

*– Il y a bien des choses dans cet univers qui nous dépassent, reprit l'inconnu.*

*Je levai les yeux au ciel, comprenant qu'on allait me servir un autre sermon sur la vie, la mort et toutes ces conneries du genre. En voyant ma grimace, l'inconnu se mit à sourire. Il se releva et remit son chapeau. Il sortit de sa soutane un livre qu'il déposa sur mes genoux.*

*– J'ai tellement mal, dis-je, la vie n'a pas de sens... ce n'est pas là-dedans que je vais le trouver.*

– C'était à Karl... la musique et la littérature ont changé sa vie, peut-être... en sera-t-il de même pour toi.

Il se tourna, grimpa les marches et pénétra dans l'église. Je regardai le livre que l'inconnu avait déposé sur mes genoux. C'était un opéra de Mozart : Don Giovanni. Il y avait un signet à l'intérieur : « La scène se passe dans une ville en Espagne. »

23 août 1994 – C'était ma dernière année au pensionnat. Pour le semestre d'été, nous pouvions faire un voyage d'étude. J'ai choisi Séville en pensant au livre de Karl. Je vivais dans une petite auberge de jeunesse près de San Gil.

Un soir, une fumée blanche avait envahi la rue Cervantès. On entendait approcher les dignitaires solennels. suivis des cléricaux dispersant l'encens. Les trompettes et les clarinettes résonnaient dans la nuit ibérique. Marie, l'immaculée, naviguait sur cette marée humaine. Elle planait au-dessus de la foule. La Mère auréolée, sur son trône doré et peint, fixait les fidèles, le visage compatissant, laissant à son corps en bois le soin de recevoir les prières des enfants repentants du Seigneur. Les maisons se vidaient et les rangs du cortège grossissaient à mesure que nous avançons dans le Centro.

Puis, elle était là. J'ai croisé son regard entre deux cierges. Elle embrassait une icône. Je l'observai un instant et remarquai ses yeux céladon. Ils se relevèrent vers moi, paniqués, et elle courut se cacher dans la foule se déversant hors des devantures mauresques sur l'Almeida di Héraclès. Elle fuit par la longue place bordée de cafés et de restaurant.

Finalement, elle disparut dans une ruelle sombre. Il n'y avait qu'un point orange dans les ténèbres. J'hésitai un instant avant de m'y engager à mon tour. Bien sûr, je redoutais un traquenard. Je ne la voyais plus. Je sentais le tabac bon marché espagnol.

*J'imaginai un homme en trench-coat m'attendant dans la nuit, mais il n'y avait que sa cigarette qui se déplaçait de sa bouche à sa main.*

*Une voix inconnue prononça mon nom pour la première fois depuis très longtemps. On sait qui je suis, mais j'ignore tout d'elle et de cet homme imaginaire qui l'a remplacée. Peut-être en avançant dans l'obscurité... c'est à Séville que j'ai rencontré Joana.*

*4 septembre 1994 – Quelques jours avaient suffi et me voilà en amour. Joana était belle comme aucune autre femme ne l'avait jamais été pour moi. De plus, elle était intelligente et cultivée. Elle m'initia à la peinture et à la littérature française. Elle me parlait d'auteurs que j'ignorais. J'en ai noté tellement dans mon journal. Je venais sans doute de passer les plus beaux jours de ma vie. Mais les pires étaient encore à venir. Mes parents m'attendaient à l'aéroport de Séville. Joana m'accompagna pour me donner le courage de dire à mes parents que je ne voulais pas partir.*

*Mon cœur se serra quand je les vis tous les deux, bagages à la main, avec un nouveau nom américain, qui m'attendaient pour s'envoler vers les États-Unis. La petite Charlotte avait grandi et elle tenait le bout des doigts de ma mère. Mes parents me regardèrent pendant une bonne minute, incapables de dire un mot. Quand j'eus prononcé les mots « je l'aime », il n'y eut plus un son, si ce n'est celui du carrousel à bagage qui tournait en rond. Puis, les insultes et les enfantillages suivirent. Trop jeune ? Une passade ? Ils regardaient Joana comme un monstre ou une lépreuse. Elle ne s'en offusquait pas, elle restait fermement accrochée à mon bras. Elle resterait à mes côtés peu importe les conséquences. Le ton de la discussion monta encore d'un cran... puis nous échangeâmes plusieurs choses que nous allions regretter par la suite. Dans un élan de frustration, la main de mon père me gifla violemment.*

*La joue rouge et les larmes aux yeux, je me baissai vers ma sœur et lui tendit mon journal... Peut-être un jour aurait-elle la chance de mieux me connaître et je m'enfuis avec Joana. Nous montâmes à bord d'un taxi. Ce fut la dernière fois que je devais voir mes parents vivants.*

*17 Novembre 1995 – J'appris, en couverture du El Pais, la mort de mes parents dans un écrasement d'avion dans la mer du Nord. Joana croyait que je devais me rendre aux funérailles, au moins pour ma sœur, mais je n'en avais pas le courage. J'appris par la suite que Charlotte avait été adoptée par une famille du Kentucky. Elle serait plus heureuse ainsi.*

*Quelques mois plus tard, je publiai mon premier roman en allemand, Die Körper der anderen.*

*23 décembre 1995 – Un an plus tard, au moment où la traduction du Corps des autres me fit connaître en France, Joana et moi avons déménagé au Canada. Son avenir était là, disait-elle. Je n'ai jamais vraiment su pourquoi. Je m'en foutais. Je pouvais écrire n'importe où dans le monde. J'étais enfin un écrivain, même si cela n'avait jamais été mon rêve.*

[Pages manquantes]

*8 mai 1996 – Je suis partie vivre chez des amis. Joana et moi, c'est terminé. J'avais commencé l'écriture d'un nouveau bouquin, mais je n'arrivais plus à trouver la force d'écrire.*

[Pages manquantes]

*10 novembre 1999 – Je suis revenue au seul endroit où je pouvais être bien. Charlotte ne pourra jamais comprendre pourquoi je suis partie. Je ne m'attendais à rien*



*en la revoyant après tant d'années. Je n'étais qu'une étrangère pour elle. Comment pouvait-elle me faire confiance après tout ce qu'elle avait vécu.*

[Pages manquantes]

*10 novembre 2007 – J'ai trouvé celui qui va m'aider à réparer mes erreurs. Celui qui va redonner la vie que Charlie a perdue.*

[Pages manquantes/changement d'écriture/calligraphie]

*24 octobre 2009 – C.C. est mort. Depuis plusieurs mois, j'ai du mal à remplir ces lignes. J'ai commencé à douter. Il était temps de partir à Louisville.*

[Pages manquantes]

*26 novembre 2010 – Her eyes are the color of television [...] il me reste encore à en finir avec Carl... Vindicare oblige!*

\*\*\*

Charlie avait compris depuis longtemps. Le carnet avait été laissé à l'appartement pour elle. Par contre, Cameron pouvait maintenant avouer, devant les grilles du cimetière qui s'ouvraient, qu'il avait refusé de voir clair, de reconnaître la vérité... enfin avant d'arriver à la prison et d'y découvrir ce qu'il niait.

## Cinquième partie

### *L'inconnu de Scarborough*

Cameron arriva au pénitencier quatre heures avant l'exécution. On lui refusa tout d'abord l'entrée, mais en appelant l'avocat de l'écrivain, il réussit, une quinzaine de minutes plus tard, à obtenir ce droit.

L'écrivain était enfermé dans une annexe du bâtiment relié à la chambre d'exécution. Il n'y avait qu'une dizaine de cellules. Après avoir passé toutes les mesures de sécurité, un des gardiens confia à Cameron un plateau de nourriture. Il se rendit jusqu'à la geôle de Claude. L'endroit était bien éclairé et propre. À l'intérieur, dans des vêtements bleu et blanc, Claude écrivait tranquillement à un petit bureau en métal entre un lavabo et une table à manger. Cameron était étonné de constater le confort et la liberté dans lesquels était installé le condamné à mort.

De son côté, Claude n'était nullement surpris de voir Cameron. Il l'attendait. En fait, il attendait son dernier repas. Un simple steak-frites. À l'insu de Cameron, Claude avait demandé dans une lettre adressée au directeur du pénitencier que son dernier repas soit servi par lui.

– Tu savais... chuchota Cameron.

– J'ai pris une chance, assieds-toi, se contenta-t-il de répondre.

Cameron était un peu perplexe, il comprenait mal ce qui se passait. Claude débuta son repas.

– Tout cela a peu d'importance, je sais maintenant.

– Que sais-tu ? demanda Claude d’un air amusé.

– Que tu n’es pas celui que tu prétends être... tu n’es pas Cyriltotchter, ni même Claude Cooper.

Claude ne répondit pas, il avait la bouche pleine et se délectait de son steak.

– On va pouvoir te sortir d’ici, j’ai tout raconté à ton avocat et il va...

– ... rien faire.

Cameron releva la tête, visiblement troublé.

– L’homme qui a tué cette famille est bien devant toi... même si elle méritait vengeance, personne n’avait le droit de se faire justice... je dois mourir pour mon crime.

Là-dessus, il lui fit signe de partir. Il voulait être seul avant le grand moment. Cameron voulut s’opposer, crier, l’injurier, le supplier, mais rien n’aurait fait changer d’idée à Claude. Un gardien conduisit le journaliste jusqu’au stationnement.

Cameron était assis depuis une heure et demie contre la roue de sa voiture. Il attendait anxieusement. Tout cela n’avait aucun sens. Puis, l’avocat de Claude traversa le grand champ de boue :

– C’est fait.

Il remit une enveloppe jaune à Cameron et s’en retourna d’où il était venu. Le journaliste lança le paquet sur le sol. Il se mit à sangloter de rage. Il essayait de frapper dans quelque chose, mais rien ne pouvait soulager sa peine.

Il ouvrit gauchement l’enveloppe. Il y trouva quelques effets de Claude, dont un carnet et une lettre. Il ouvrit l’enveloppe : « Mon nom n’existe plus... »

\*\*\*

Jusque-là, c'était l'histoire de Claude Cyriltochter. Du moins, celle que Cameron avait cru interpréter. Au cimetière St. James, il avait cessé de neiger plus tôt ce matin, et le soleil tentait de sortir de la masse de nuages gris couvrant le ciel. Il y avait des milliers de pierres. Cameron prit dans sa poche la lettre, à la recherche du passage sur l'emplacement de la tombe.

*Cette pierre, si je me souviens bien, est sous un cerisier. Qui y est enterré ? Moi, bien sûr. J'étais perdu et je me suis trouvé alors que je croyais qu'il ne me restait plus aucun espoir.*

*J'ai fui ma vie dans les bars du sud de l'Ontario. J'ai vécu tout ce qu'un corps peut vivre ou profaner. J'étais dégoûté de ma vie. Cette déchéance constante me rendait misérable. Ce corps m'était pénible. Exister, c'est être perçu. Bien, il était temps d'en éliminer toute perception.*

*Ma fin, je l'ai choisie au bord de Sunnyside. Quelques chaînes autour de moi et des poids dans les poches devaient me permettre de toucher le fond de l'eau et de moi-même. Alors que je vidais le coffre de ma voiture et préparais mon suicide, je fus interrompu par une femme mature aux longs cheveux blonds frisés, aux lèvres minces et aux yeux bleus comme le ciel juste avant que la nuit ne tombe, qui se promenait sur la plage. Je croyais qu'elle allait passer son chemin mais, au contraire, elle m'adressa la parole. Elle n'essaya pas de me convaincre de ne pas en finir. Au contraire, elle m'y encourageait après avoir entendu mon histoire. La vie était une « salope », disait-elle. Elle me raconta à son tour une histoire si triste, que mon geste me sembla soudain dérisoire.*

*Cette femme s'appelait Claude. Elle m'invita à retarder mon geste. Elle avait besoin de moi. Je fus si ému que je me laissai faire. Elle me dit qu'elle avait deux tâches pour moi, et qu'une fois la seconde accomplie, je pourrais disposer de ma vie à ma guise. Mon destin était scellé.*

*Cette femme était une écrivaine. Elle vivait cinq mois par année au Kentucky. Elle avait écrit quelques romans, plus ou moins intéressants, se vendant assez bien. Mais l'âge l'avait rendue faible et elle avait décidé d'employer un nègre. Nous nous envolâmes pour Louisville où je vécus avec elle un certain temps. Je lus l'entièreté de son œuvre et j'appris jour après jour à pasticher ses textes. J'étais beaucoup plus doué qu'elle ne se l'était imaginé, et ses nouveaux livres eurent un grand succès. Je ne sais pas si elle en était jalouse, mais je m'en foutais, j'attendais simplement ma deuxième tâche.*

*Il y a cinq ans, Claude tomba gravement malade, un cancer sans espoir. Elle décida alors de mettre son plan à exécution. Elle m'envoya changer son nom. De Claude Cooper, elle passa à Cyriltochter. J'étais son nouveau visage. Je me fis un permis de conduire, un nouveau certificat de naissance et même une carte de vidéoclub. Il n'y eut aucun problème, car personne n'avait jamais vu Claude Cooper, sauf sa sœur...*

*L'histoire qu'elle m'avait racontée était la sienne et celle de sa sœur. Elle s'était enfuie après avoir trouvé l'amour, mais sans se douter que sa petite sœur vivrait un enfer en atteignant la puberté. Le remord la rongerait toute sa vie, jamais elle ne se pardonnerait sa lâcheté.*

*Claude est morte, dans le plus grand anonymat, il y a deux ans à Scarborough. À son chevet, elle me fit promettre avant de rendre l'âme d'accomplir cette vengeance. Je n'avais pas su chérir la vie, je n'avais donc aucune raison de le faire maintenant. Elle ne*

*comprit pas que ce fut tout le contraire, les dernières années ayant été les plus belles de mon existence. J'ai découvert par l'intermédiaire de son identité un autre monde. Maintenant, j'étais quelqu'un et j'avais une passion : écrire! Elle le savait et m'avait même offert son carnet. Claude n'avait jamais eu le courage de justifier ses gestes à sa sœur. C'est moi qui devais tout expliquer en terminant sa rédaction et en m'assurant qu'il tombe entre les mains de Charlotte.*

*Jusqu'au dernier moment, où je suis revenu dans l'appartement de Claude, le mien maintenant, j'ai eu peur de ne pas me rendre au bout de ma promesse. Pourtant, tout ceci n'avait de sens que si j'accomplissais ce dessein meurtrier. Cette deuxième existence a été ma vraie vie, j'ai appris à redécouvrir tout ce que je ne voyais plus dans le monde. La passion! La beauté! J'espère que tu la vois, Cameron, et que tu n'auras pas besoin de mourir une deuxième fois comme moi pour t'en rendre compte.*

*Une dernière question peut-être? Te demandes-tu encore qui je suis ? Tu dois le savoir, car même si tu n'as jamais reconnu mon visage, je lisais sur le tien cette question : t'ai-je aimé ? Ah! La grande énigme! Je suis incapable d'y répondre. Toi, j'en suis sûr maintenant, tu n'as jamais pu avoir autre chose que toute l'humanité dans tes yeux. Malgré tous les mensonges que tu te racontais, tu ne pouvais pas être qu'à moi.*

*Je me souviens que je m'isolais, chaque soir, dans la salle de bain. Une nuit, je fermai la porte en m'allumant une cigarette. J'ouvris le robinet, l'eau était froide. Installé au fond de mon bain, j'observais ma cigarette se consumer. Je regardais la cendre tomber et les ondes qu'elle formait. Puis, sans trop savoir pourquoi, j'ai pensé à toi... lentement, une chaude sensation de bien-être s'immisça entre mes cuisses.*

*Ma main glissait lentement sur mon ventre pour se loger entre elles. Paradoxalement, l'excitation qu'engendrait cette pensée s'accompagnait d'une profonde douleur que j'attribuais à tort, à ce moment-là, à mon amour pour toi.*

*Je sortis la tête de l'eau et pris une dernière bouffée. Ce n'est que plus tard que j'ai compris ce que mon corps m'avait dévoilé. Tout au long de notre relation, je ne m'étais jamais avoué que j'étais jaloux. C'est en l'admettant que j'ai pu comprendre que ce qui me faisait mal, contrairement à toi, c'était ce que je ne possédais pas.*

*Un soir, un ami et moi sommes allés au théâtre. Nous étions assis au balcon, et d'un seul coup d'œil je pouvais voir toute la salle. Pendant la représentation, quelque chose, sans que je ne puisse savoir quoi exactement, attirait mon attention dans la foule. Ce n'est qu'à l'entracte que je compris ce que mon œil avait repéré. C'était elle! Une de tes nombreuses bacchantes. Celle qui m'avait enlevé ce que je croyais à ce moment-là le plus précieux pour moi. Elle dégustait un martini au bar. Elle se retourna vers moi comme si elle m'avait attendu toute la soirée. Elle replaça une mèche de cheveux pour me laisser admirer le bleu de ses yeux. Son regard vint me chercher comme le chant des sirènes. Mon ami était loin, occupé avec une connaissance quelconque. Elle me sourit.*

*Soudainement, la même sensation que j'avais ressentie dans mon bain réapparut, mais cette fois se propagea beaucoup plus vite dans le reste de mon corps. Je sentis mes jambes faiblir. Elle me tendit sa main. Je n'étais plus moi-même. Je devais la suivre au bout du monde, mais le vestiaire suffit. Je tremblais au contact de ses mains. Silencieuse, elle prit mon visage maladroitement. Elle m'offrit ses lèvres, comme ses yeux, fermées. Sentant ma langue, elle essaya gauchement d'ouvrir la bouche, mais ne réussit qu'à écarter mes paupières et à me faire devenir un bloc de glace. Elle me*

*murmura de me calmer. Elle prit mes hanches et m'embrassa langoureusement. Elle se mit à fondre entre mes bras. Je la relevai et la poussai contre un portemanteau.*

*Elle passa sa main sur ma poitrine, ma froideur cette fois ne la fit pas frissonner : il y avait quelque chose de masculin chez elle. Elle reprit avec plus de douceur, caressant mon visage, parcourant mes cheveux, en passant par le dos, pour finir sur mes fesses qu'elle prit avec fermeté. Elle sentit l'air se charger d'humidité et sa peau lui démanger. Un corps contre l'autre, tombant dans les manteaux et les sacs à main, nous tentions de combattre cette démangeaison, mais chaque contact ne faisait que raviver le brasier. Je fis glisser lentement une bretelle, découvrant légèrement un sein et le frôlai discrètement. Elle parcourut de ses mains mon corps brûlant de fièvre. Elle sentit des ongles se planter dans sa chair à travers son pantalon. L'euphorie de l'alcool se mêla à la délicieuse sensation qui envahissait mon cou en sentant des lèvres s'y promener. Je me laissai prendre tout entier par le plaisir, oubliant tout le reste...*

*Puis, je la repoussai. Je réajustai mes vêtements et m'enfuis vers la salle de bain. Je revins lentement à moi. Je ne comprenais pas ce que je venais de faire. La chaleur avait maintenant laissé place à une étrange amertume... et c'est à toi que je pensais. À la sortie, je la croisai à nouveau, mais ne la saluai même pas.*

*J'avais tenté d'effacer ce souvenir, mais en vain. Peut-être qu'à cette lecture, tu ne peux voir autre chose qu'une Odette de Crécy en moi, mais je ne pouvais pas me douter des événements à venir.*

*La suite s'est passée si rapidement. Je venais à peine de te quitter. J'ai renversé tes caisses de manuscrits sur le sol dans un élan de colère contre moi. Le soir même, je me rhabillai lentement en fumant un cigarillo que l'inconnue du théâtre me tendait. Elle*



*se noyait dans l'immense lit d'une chambre d'hôtel du Reine Elizabeth. Une rencontre qui devait avoir lieu et qui ne pouvait finir qu'ainsi. Personne ne m'attendait et pourtant j'étais énervé comme un écolier à sa première journée de classe. Je me questionnai, mais je ne devais rien dire. Elle se leva pour aller s'installer sur le bidet. Je me rassis prenant une autre bouffée, mon sac à dos traînait négligemment sur la moquette à côté d'une chaussette. J'entendais le bruit de la douche.*

*Au moment de poser mes lèvres sur ses seins, j'ai senti en moi grimper un frisson, le même que celui que je ressens en écrivant ces mots aujourd'hui. J'ai encore son odeur sur moi, j'avais peur et je devais partir. La douche s'arrêta, elle sortit lentement avec une serviette nouée autour de la taille. Des gouttelettes ruisselaient sur son corps. Ta thyade que tu as si bien formée a réussi à me séduire... tu m'auras corrompu par les autres.*

*Le reste, tu le devines. J'espère que tu recevras cette lettre avant de commettre l'irréparable. Je ne sais pas si tu me pardonneras un jour, je t'ai laissé croire ce que tu voulais, mais n'est-ce pas LÀ ce que tu voulais ? Ne voulais-tu pas qu'on soit tous comme toi ? Libre. Tu as réussi !*

*Et maintenant... Il ne me reste plus qu'à te souhaiter une belle vie, mon ami. J'imagine qu'en ce moment tu te tiens devant ma tombe. Tu dois être triste, mais au moins sous cet arbre qui timidement fleurit, à genoux dans un mélange d'herbes, de neige et de terre d'un printemps peut-être encore trop précoce, tu reconnaîtras les lettres qui forment mon nom.*

## Conclusion

J'ai souvent décrit *Copie Conforme* comme un récit tournant autour de l'inceste, du vice, du travestissement et de l'écriture. Devant moi, j'avais toute une tradition littéraire qui s'était intéressée à ces thèmes. Cette nouvelle devait s'inspirer de la structure du roman policier, reprenant le travail du limier comme celui d'un exégète, d'un littérateur à la recherche d'indices dans le texte, un peu à la manière de Guillaume de Baskerville dans le *Nom de la Rose* d'Umberto Eco. La première question qui m'a traversé l'esprit a été : comment est-ce que je peux écrire sur le Nom propre et l'identité sexuelle après les théoriciens Queer ?

À ce sujet, Hélène Guy soulève la question des influences dans le processus créateur. Évidemment, les écrivains lisent, mais que lisent-ils, comment lisent-ils ? Ou « comment [l'écrivain] transforme-t-il [la lecture] en une œuvre littéraire ?<sup>80</sup> » L'essayiste évoque, à juste titre, que la lecture ne se limite pas à inspirer, mais pousse l'écrivain à développer et explorer certains aspects du texte. Émerge alors, dit-elle, un « désir de se substitue[r] à l'auteur<sup>81</sup> ». Invoquant les régimes de lectures de Vincent Jouve (*L'effet-personnage dans le roman*, 1998), Guy explique comment l'écrivain participe à la fois aux trois catégories 1) le Lisant : part du lecteur victime de l'illusion romanesque; 2) le Lectant : où le texte est considéré avant tout comme une construction; 3) le Lu : satisfaction de pulsions inconscientes.

---

<sup>80</sup>Guy, Hélène (2001), « Comment lisent les écrivains », Lahaie, Christiane et Watteyne, Nathalie (dir.). *Lecture et écriture : une dynamique. Objets et défis de la recherche en création littéraire*, Québec, Éditions Nota bene, p. 49.

<sup>81</sup> Guy (2001), p. 38.

L'ensemble est à voir comme le déclencheur de la création. Ce modèle est intéressant dans le cadre d'un texte théorique. À la première lecture, Balzac et Maupassant ont agi en catalyseur, mais à la relecture, les structures et les stratégies des deux auteurs ont révélé une écriture que je voulais étudier sans nécessairement la reprendre. De l'analyse de *Rose et Sarrasine*, qui montre une conception de l'identité insistant sur le caractère ambigu de celle-ci, je retiens l'utilisation de figures de contradictions, de stéréotypes et d'enthymèmes confortant le lecteur dans ses automatismes. Cette utilisation dévoile un assemblage narratif cohérent qui n'est jamais vraiment mis en doute.

L'écriture du « gender » avant et après les théories des identités sexuelles n'est pas tant une problématique qu'un piège dans lequel il aurait été facile pour moi de tomber. Bien sûr, *Copie conforme* est avant tout, sans s'y limiter, une démonstration de la façon dont le pouvoir se manifeste – par le langage sur le corps – et un acte de réappropriation du langage. Il reste que je n'ai jamais voulu plaquer mon essai sur le récit. Bien qu'ils traitent des mêmes enjeux et sujets, ils sont deux expériences recherchant des résultats différents.

Si j'ai placé mon récit aux États-Unis, c'est que je voulais le sortir de l'exiguïté du Québec sans lui nier cette origine. Cette ouverture sur le monde et sur l'Amérique du Nord, en particulier, montre un intérêt pour l'autre qui est récurrent dans l'écriture contemporaine. Ce qui était de l'exotisme au 19<sup>e</sup> siècle est aujourd'hui un effacement des différences culturelles et sexuelles. Le plurilinguisme (Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, 1978) renforce cette proximité en liant divers codes culturels sous un archétype occidental.

*Rose* et *Sarrasine* travaillent sur la contradiction du patronyme et du corps « préfiguré ». C'est une question que j'ai préféré travailler sur le plan plus large de l'identité et non pas seulement sur celui du « genre », qui est plus restrictif. Les principaux personnages de *Copie conforme* résistent presque tous à la catégorisation, sauf Cameron. Sa vision binaire et sa recherche de la vérité font de lui un agent normalisateur. Comme le lecteur moyen, il est incapable de voir ce qui est évident. Il construit constamment un Claude qu'il idéalise. Ce Nom propre empêche le journaliste de reconnaître un corps qu'il connaît. Condamner à mort Claude est un acte à la fois perlocutoire et illocutoire – confirmant les doutes émis par Austin sur l'efficacité de ce dispositif –, où la Loi punit le Nom propre, alors que ce mécanisme vise le corps.

Ce mémoire, par l'intermédiaire d'une étude et d'une nouvelle, a tiré profit des glissements du signe, de la polysémie, du plurilinguisme, de l'étymologie et de l'énonciation pour révéler le caractère pluriel et ambigu de la relation entre le Nom propre et l'identité sexuelle.

## **Bibliographie**

### **Corpus principal**

Balzac, Honoré de (1970 [1830]), « Sarrasine », dans Barthes, Roland, *S/Z*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Essais », p. 209-240.

Maupassant, Guy de (1984 [1884]), « Rose », *Contes du jour et de la nuit*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/classique », p. 51–59.

### **Sociocritique, histoire et sociologie de la littérature**

Angenot, Marc (1992), « Que peut la littérature ? Sociocritique littéraire et critique du discours social », dans Jacques Neefs et Marie–Claire Ropars (dir.), *La politique du texte, enjeux sociocritiques*, Lille, Presses universitaires de Lille, p. 9–27.

Angenot, Marc, et Robin, Régine (1993), *La Sociologie de la littérature : un historique (Nouvelle édition revue et corrigée)*, Montréal, Ciadest.

Bourdieu, Pierre (1989), « Le champ littéraire », *Actes de la recherche en sciences humaines*, no 89, septembre.

Bourdieu, Pierre (1992), *Les règles de l'art, genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil.

Duby, Georges (2007), *Histoire de la France des origines à nos jours*, Paris, Larousse.

Guenneq, Catherine (2004), *La Modiste de la reine*, Paris, Jean-Claude Lattès.

Mamy, Sylvie (1998), *Les Castrats*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? ».

Popovic, Pierre (1992), *La contradiction du poème : poésie et discours social au Québec de 1948 à 1953*, Candiac, Éditions Balzac.

### **Nom et langage**

Austin, J.L. (1976 [1962]), *How to do things with words*, London, Oxford University Press.

Benveniste, Émile (1976), *Problème de linguistique générale*, N.R.F., coll. « Bibliothèque des sciences humaines ».

Bourdieu, Pierre (1982), *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard.

Butler, Judith (2004), *Le pouvoir des mots*, traduit par Charlotte Nordmann (*Excitable Speech*, Routledge, 1997), Paris, Éditions Amsterdam.

Davidson, Arnold et Gros, Frédéric (2004), *Michel Foucault, Philosophie, Anthologie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essai ».

Ducrot, Oswald (1972), *Introduction à J.R. Searle, Les actes du langage*, Paris, Herman.

Genette, Gérard (1976), *Mimologiques*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Essais ».

Hamon, Philippe (1995), « L'épidictique : au carrefour de la textualité et de la socialité », *Discours social/Social Discourse*, vol. 7, nos 3-4, été-automne, p. 85-90.

Hamon, Philippe (1998), « L'étiquette du personnage », *Le roman personnel*, Genève, Librairie Droz, p.107-150.

Homer, Sean (2005), « Imaginary », *Jacques Lacan*, site Web de la bibliothèque Concordia (Mylibrary ressource), [En ligne], (page consultée le 6 mars 2011), p. 40–63.

Hughes, Christopher (2004), « Kripke, Names, Neccesity, and Identity », site Web de la bibliothèque Concordia (Mylibrary ressource), [En ligne], <http://0lib.myilibrary.com/mercury.concordia.ca/Open.aspx?id=90342&loc=&srch=undefined&src=0> (page consultée le 6 mars 2011), p.2-70.

Léonard, Martine et Nardout-Lafarge, Élisabeth (dir.) (1996), *Le texte et le nom*, Montréal, XYZ, coll. « Documents ».

Lecolle, Michelle, Paveau, Marie-Anne, et Reboul-Touré, Sandrine (dir.) (2009), *Le nom dans le discours*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle.

Lévi-Strauss, Claude (1962), *La Pensée Sauvage*, Paris, Plon.

### **Théories des identités sexuelles**

Aristote, « De la génération des animaux », *le site sur l'Antiquité grecque et romaine*, [En ligne], <http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/Aristote/tablegeneration.htm>, (page consultée le 6 mars 2011).

Beauvoir, Simone de (1976 [1949]), *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard.

Boisclair, Isabelle et Saint-Martin, Lori (2006), « Les conceptions de l'identité sexuelle, le postmodernisme et les textes littéraires », *Recherches féministes*, vol. 19, no 2, p. 5-27.

Boisclair, Isabelle et Saint-Martin, Lori (2007), « Féminin / Masculin : jeux et transformations », *Voix et Images*, Vol. 32, no 2, p. 9-13.

Butler, Judith (2006 [1990]), *Gender Trouble, «Feminism and the subversion of identity»*, New York, Routledge.

Canguilhem, Georges(1966), *Le normal et le pathologique*, Paris, Presses Universitaires de France.

Chetcuti, Nathalie (2009), « De « On ne naît pas femme » à « On n'est pas femme ». De Simone de Beauvoir à Monique Wittig » *Genre, sexualité & société* [En ligne], no 1, printemps, [En ligne], <http://gss.revues.org/index477.html> (page consultée le 6 mars 2011)

Clément, Catherine et Cixous, Hélène (1975), *La jeune née*, Paris, Union générale d'Éditions.

Dupré, Louise, Jaap Lintvelt et Janet M. Paterson (dir.) (2002), *Sexuation, espace, écriture : la littérature québécoise en transformation*, Québec, Éditions Nota Bene.

Dupuit Christine (1988), « Huysmans et Charcot : l'hystérie comme fiction théorique », dans *Sciences sociales et santé*, vol. 6, nos 3-4, p. 115-131.

Foucault, Michel (1976), *Histoire de la sexualité, Volume I : la volonté de savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Tel ».

Foucault, Michel (1984), *Histoire de la sexualité, volume II : l'usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, coll. « Tel ».

Halperin, David (1995), *Saint-Foucault : towards a gay hagiography*, New York, Oxford University Press.

Irigaray, Luce (1987), *Sexes et parentés*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Critique ».

Lasowski, Patrick (1982), *Syphilis*, Paris, Gallimard, coll. «Les essais ».

Leroux, Georges (2006). *Troubles*. « Conjonctures » Montréal, nos 41-42, p. 281-292.

Lucey, Michael (2001), *Proust's Queer Metalepses*, The Johns Hopkins University Press.

Lucey, Michael (2007), *Les Ratés de la famille. Balzac et les formes sociales de la sexualité*, traduit par Didier Eribon, (*The Misfit of the Family: Balzac and the Social Forms of Sexuality*, Duke University Press, 2003), Paris, Fayard.

Mavrikakis, Catherine et Poirier, Patrick (dir.) (2006), *Un certain genre malgré tout : pour une réflexion sur la différence sexuelle à l'oeuvre dans l'écriture*, Québec, Éditions Nota Bene.

Platon, *Le Banquet*, traduit par Georges Leroux et Janick Auberge, 1998, Montréal, CEC.

Scott, Joan (1988), « Dossier Le genre de l'histoire : Genre : une catégorie utile d'analyse », Paris, *les Cahiers du GRIF*.

Sedgwick, F., Eve (1991), *Epistemology of the Closet*, Berkeley, University of California Press.

Simon, Sherry (dir.) (1991), *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ, coll. « Études et Documents ».

Schwartzwald, Robert (1993) « “False Feminine”, and the Problematics of Identity in Quebec » dans *Fear of Queer Planet : Queer Politics and Social Theory*, Michael Warner (dir.), Minneapolis, University Of Minnesota Press.

Rivière, Joan (1994[1929]), « La féminité en tant que mascarade », *Féminité Mascarade*, Études psychanalytiques réunies par M.-C. Hamon, Paris, Éditions du Seuil.

### **Psychanalyse**

Freud, Sigmund (2004 [1917]), *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Édition Payot.

Freud, Sigmund (2002 [1920]), *Au-delà du principe de plaisir*, site Web de l'UQAC, les Classiques des sciences sociales, [En ligne], (page consultée le 6 mars 2011).

Lacan, Jacques (1955–1958), *Séminaires*, Site web de l'école lacanienne, [En ligne], <http://www.ecole-lacanienne.net/> (page consultée le 6 mars 2011).

Klein, Mélanie (2006 [1945]), *Le complexe d'Œdipe*, traduit par Marguerite Derrida, Paris, Payot et Rivages.

Kristeva, Julia (1999), *Le génie féminin : la vie, la folie, les mots*, Paris, Gallimard.

Tardieu, Ambroise (1874), *Question médico-légale de l'identité dans ses rapports avec les vices de conformation des organes sexuels*, Paris, J.B Baillière.

### **Narratologie**

Barthes, Roland (1966), « Introduction a l'analyse structurale des récits », *Communications*, no 8, Paris.

Genette, Gérard (1969), « Proust et le langage indirect », *Figures II*, Paris, Éditions du Seuil.

Genette, Gérard (1972), « Discours du récit » *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil.



Gervais, Bertrand (2007), « Défigurer le corps », *Figures, lectures, logiques de l'imaginaire*, tome 1, Montréal, Le Quartanier, p. 163-180.

### **Création littéraire**

Freud, Sigmund (2002 [1908]), *La création littéraire et le rêve éveillé*, site Web de l'UQAC, les Classiques des sciences sociales, [En ligne], [http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales](http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales) (page consultée le 6 mars 2011).

Jacob, Suzanne (2001), *La bulle d'encre*, Montréal, Éditions Boréal.

Labbé, Luc. (2004) « Jeux et enjeux critiques du roman contemporain », *L'atelier de l'écrivain 1*, Montréal : Université du Québec à Montréal, Département d'études littéraires, coll. « Figura », no. 11, p. 73–93.

Guy, Hélène (2001), « Comment lisent les écrivains », Lahaie, Christiane et Watteyne, Nathalie (dir.). *Lecture et écriture : une dynamique. Objets et défis de la recherche en création littéraire*, Québec, Éditions Nota bene, p. 33–49.

Maupassant, Guy De (1982 [1887]), « Le roman », *Pierre et Jean*, Paris, Gallimard, p. 45-60.

### **Rhétorique**

Declercq, Gilles (1992) *L'art d'argumenter. Structures rhétoriques et littéraires*, Paris, Éditions Universitaires.

Reboul, Olivier (1998), *Introduction à la rhétorique : théorie et pratique*, Paris, PUF, coll. « Premier cycle ».

### **Essais critiques sur le corpus**

#### **a) *Sarrasine***

Barthes, Roland (1970), *S/Z*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Essais ».

Bordas, Éric (2003), « *Sarrasine* de Balzac, une poétique du contresens », *Nineteenth-Century French Studies*, Lincoln, University of Nebraska, no 31, p. 20-42.

Bremond, Claude et Pavel, Thomas (1998), *De Barthes à Balzac : fictions d'un critique, critiques d'une fiction*, Paris, Albin Michel.

Diaz, José-Luis (1979), « Balzac-oxymore: logiques balzaciennes de la contradiction », *Revue des Sciences Humaines*, no 175, p. 33-47.

Mamy, Sylvie (1998), *Les Castrats*, Paris, PUF.

Noble, Yvonne (1997), « Castrati, Balzac, and Barthes S/Z », *Comparative Drama*, no 31, printemps, p. 28-41.

Nykrog, Per (1992), « On Seeing And Nothingness: Balzac's "Sarrasine" », *Romanic Review*, no 83, p. 437-444.

Serres, Michel (1987), *L'hermaphrodite : Sarrasine sculpteur*, Paris, Flammarion.

Sprenger, Scott (2008), « Balzac et la critique comme autocritique, ou la vérité de l'in vraisemblable », *Année Balzacienne*, no 9, p. 81-103.

St-Pierre, Martine (1987), *Onomastique et récit narratif*, mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal.

#### **b) Rose**

Besnard, Micheline (1972), *Étude thématique et structurale de l'oeuvre de Maupassant : le piège*, Paris, A.G. Nizet.

Dahhan, Philippe (1996), *Guy de Maupassant et les femmes : essai*, Luneray, Éditions Bertout.

Lehman, Tuula (1990), *Transitions savantes et dissimulées*, Helsinki, Societas Scientiarum Fennica.

Marzel, Shoshana-Rose (2009), « Le Corps du séducteur chez Balzac, Flaubert et Maupassant », *French Studies Bulletin: A Quarterly Supplement*, vol. 112, no 2, p. 53-56.

Stivale, Charles J. (2003), « Horny Dudes : Guy de Maupassant and the Masculine Feuille de rose », *Esprit Createur*, vol. 43, no 3, p. 57-67.

Vallury, Rajeshwari (2008), *Surfacing the politics of desire : literature, feminism, and myth*, University of Toronto Press.

#### **Fictions**

Baudelaire, Charles (1969), « Fanfarlo », *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de La Pléiade ».

Balzac, Honoré de (1976-1981), *La comédie humaine*, Paris, Gallimard. coll. « Bibliothèque de La Pléiade ».

- Cahun, Claude (2006 [1930]), *Héroïnes*, Paris, Mille et une nuits.
- Capote, Truman (2003 [1966]), *In Cold Blood*, New York, Modern library.
- Eco, Umberto (2002 [1980]), *Le nom de la rose*, traduit par Jean-Noël Schifano (*Il nome della rosa*, Bompiani, 1980), Paris, Le livre de poche.
- Hivon, Julie (1999), *Ce qu'il en reste*, Montréal, XYZ, coll. « Romanichels ».
- Koltès, Bernard-Marie (1986), *Dans la solitude des champs de coton*, Paris, Éditions de Minuit.
- Maupassant, Guy de (1973 [1883]), *Une vie*, Paris, Albin Michel.
- Michelet, Jules (1966 (1862)), *La sorcière*, Paris, Garnier-Flammarion.
- Proulx, Monique (1987), *Le sexe des étoiles*, Montréal, Québec/Amérique.
- Rachilde (1996 [1887]), *La Marquise de Sade*, Paris, Gallimard.
- Vos, Rémi de (2009), *Sextett ; suivi de Conviction intime*, Arles, Actes sud.
- Woolf, Virginia (2002 [1928]), *Orlando : a biography*, site Web Gutenberg, [En ligne], <http://www.gutenberg.net.au/ebooks02/0200331.txt> (page consulté le 6 mars 2011).
- Giovanni Giacomo, Casanova, (2005 [1791]), *Mémoires de J. Casanova de Seingalt écrits par lui-même suivi de fragments du prince de ligne*, site Web Gallica, [En ligne], <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k314885>, (page consulté le 6 mars 2011).